

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1997

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

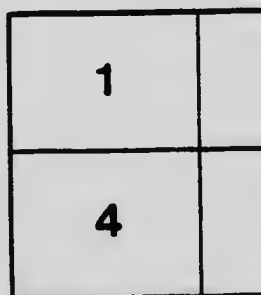
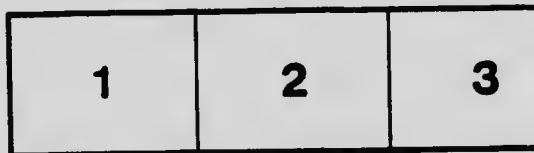
MacOdrum Library
Carleton University

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche sheet contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

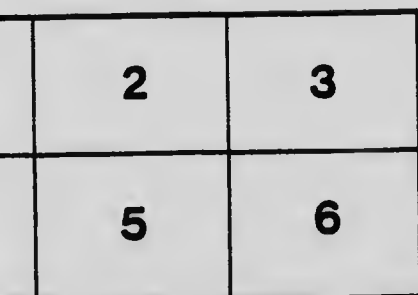
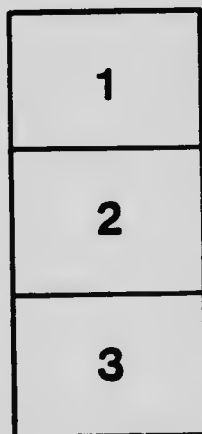
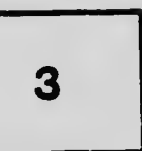
MacOdrum Library
Carleton University

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

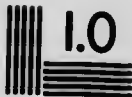
Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



4.5

3.0

3.6

4.5

5.6

7.1

8.8

11.2

14.0

17.5

22.4

28.0

35.0

44.0

56.0

70.0

88.0

110.0

138.0

175.0

224.0

288.0

360.0

450.0

560.0

700.0

880.0

1100.0

1380.0

1750.0

2240.0

2880.0

3600.0

4500.0



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

R. P. M. TAMISIER, S. J.

ETUDES

SUR

LE MODERNISME

Extrait de la *Nouvelle-France*

BT
S2
725



1061 3041 01 CD

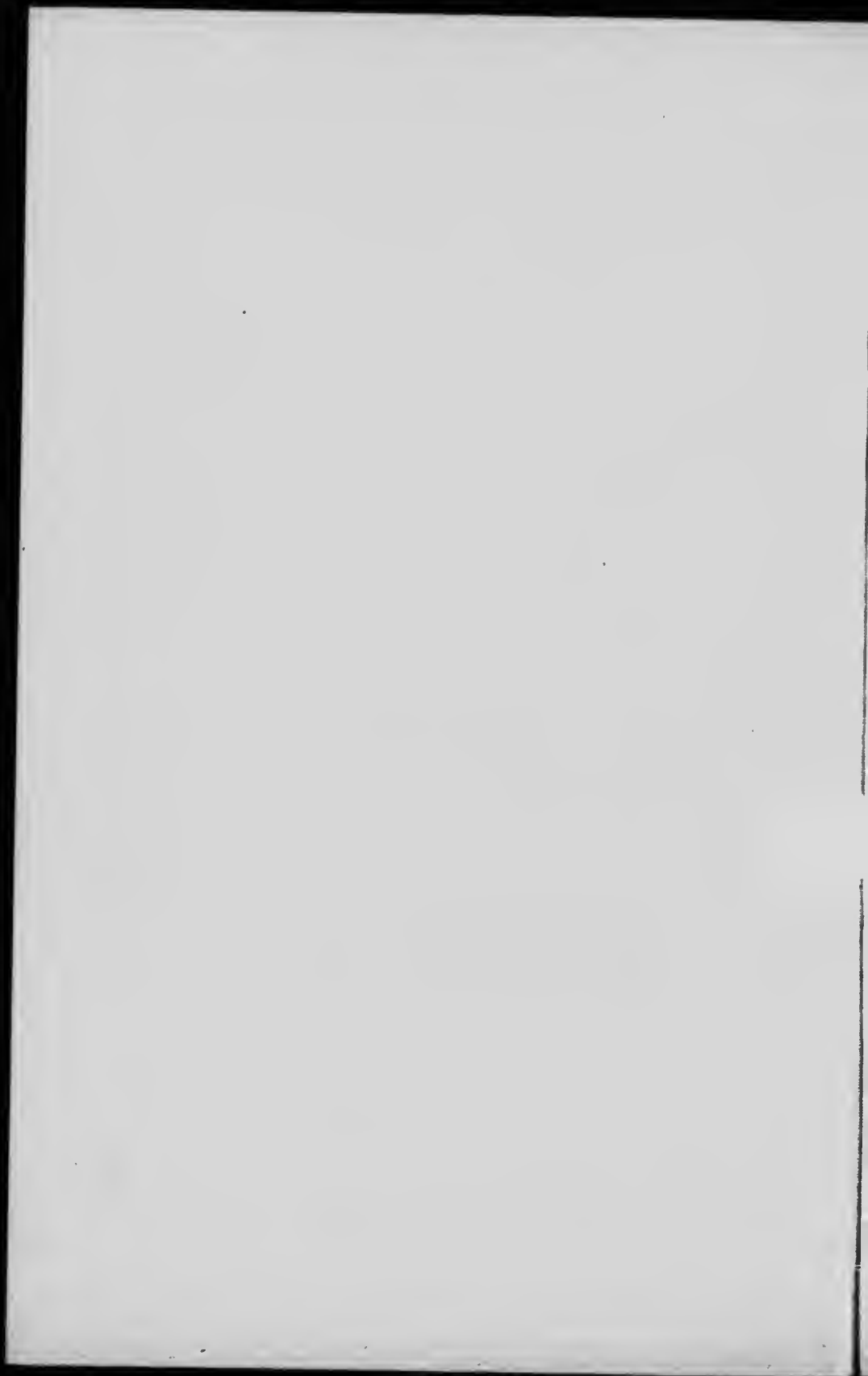


QUÉBEC

IMPRIMERIE DE LA C^o DE "L'ÉVÉNEMENT"

90, rue de la Fabrique

1.09



ETUDES SUR LE MODERNISME

I

DEUX PRINCIPES QUE L'ENCYCLIQUE ASSIGNE COMME SOURCES DES DIFFÉRENTES FORMES DE L'ERREUR MODERNISTE : L'*Agnos-* *ticisme* ET L'*Immanence vitale*. — CRITIQUE DE L'*Agnosticisme*.

Dans l'histoire de la pensée humaine, au dix-neuvième siècle, une page célèbre est celle où le philosophe Jouffroy raconte comment, pendant une nuit d'insomnie, il assista au naufrage de ses vieilles croyances, en vit les derniers débris devenir la proie du doute, et se leva frappé d'épouvante, en présence du vide sur lequel il lui semblait qu'il devait désormais flotter, sans lest et sans boussole.

A l'exemple de Jouffroy, tout bon moderniste a eu son heure tragique, où il a vu s'écrouler sa foi traditionnelle. Mais, contrairement au philosophe franc-comtois, il ne s'est pas abandonné à l'effarement ; car il n'a pas tardé à découvrir la cause du cataclysme où sa foi avait sombré. Ayant confronté la raison avec l'histoire, n'ayant rencontré dans les annales intellectuelles de l'humanité que contradictions, chaos, querelles, batailles au nom d'idées mal définies et de mots creux, il a reconnu, à la suite de Kant, que tout le mal venait d'une fausse manœuvre initiale, de l'erreur qui avait fait confier à l'intelligence la direction du composé humain, sous prétexte qu'elle était en nous le *phare* allumé par le Créateur pour montrer à la volonté l'idéal à réaliser. On s'était trompé ; on ne s'était pas aperçu que la raison pure travaillait simplement sur les perceptions des sens ; que les « catégories », où s'aligeaient ses jugements, les cadres idéaux où

s'harmonisaient ses syllogismes, n'étaient que des formes *a priori* de sa propre nature, et que les conclusions où elle aboutissait n'étaient que des créations purement subjectives de sa propre activité interne. Oui, en dépit de ses dissertations les plus savantes, la raison demeurait en face d'une sorte de miroir, qui ne faisait que lui renvoyer sa propre image. Au delà des phénomènes, tels qu'elle les contemplait dans la perception des sens, c'était pour elle l'*Inconnaissable*. Les prétendues réalités immatérielles, dont elle s'imaginait avoir une connaissance certaine, telles que Dieu, l'âme, la liberté, la vie future, n'étaient que des constructions subjectives, que des produits de son habileté intime. En extériorisant ces réalités, en les posant comme des êtres évidemment existants, elle dépassait ses moyens de connaissance, elle transportait au dehors des certitudes non fondées. Mais l'*Inconnaissable* n'en restait pas moins l'*Inconnaissable*, et la vie n'en demeurait pas moins ouverte à des disputes interminables, à des conflits d'idées qui se traduisaient malheureusement trop souvent en conflits matériels et marquaient la route des siècles d'une longue traînée de sang.

Il était temps d'enlever à la Raison pure une primauté usurpée et stérile pour l'attribuer à qui de droit, à la conscience, génératrice de vie et d'action. La conscience, entendant par là cet ensemble de forces plus ou moins mystérieuses, d'aspirations vagues, de besoins mal définis, qui dorment au fond de notre être, voilà où l'on devait désormais venir chercher toute règle certaine de vie. La grande illusion de nos pères avait consisté à chercher la Vérité *en haut*, alors qu'elle était *en bas*, alors qu'elle ne demandait qu'à surgir des profondeurs de la conscience¹.

Du reste, que signifient ces termes : *haut* et *bas* ? Il n'existe ni *haut*, ni *bas*, dans l'immense espace sphérique qui nous enveloppe. Y existe-t-il même autre chose qu'une substance ou une force unique, diffuse dans les orbés lumineux, qui roulent à travers l'immensité du firmament, comme dans les solitudes

1 — Le but que les catholiques poursuivent, c'est de faire ployer les genoux à l'Humanité devant leur idole romaine qu'ils supposent divinement inspirée. Pour eux *tout descend d'en haut*, pour nous *tout vient d'en bas*, des profondeurs de la conscience et de la raison. Voilà le drame grandiose qui s'agit au sein de la société moderne. (V. DURUY. *Lettre inédite à M^{me} Cornu*, 1865, citée par l'*Ami du Clergé*, 1^{er} octobre 1908).

interstellaires qui les séparent, comme dans les atomes de poussière que promène l'ouragan sur nos plaines et nos montagnes, comme dans les muscles vivants, qui permettent de nous mouvoir, de penser, de nous déterminer librement ? Eh oui ! Rayons de cadents du soleil et des étoiles jusqu'à la rétine de notre œil, vibrations atmosphériques ébranlant le fragile tympan de nos oreilles, gonflements de la sève dans les minces vaisseaux de la tige des plantes, mouvements spontanés des animaux, opérations subtiles et immatérielles de notre esprit, tout cela ne serait-il pas que les innombrables modifications d'un élément primitif et fondamentalement identique, en dehors duquel néant ?

Si des peuplades antiques, y compris la tribu nomade que guidait à travers les plaines de la Mésopotamie le patriarche chaldéen, nommé Abraham, si ces peuplades remplirent les sphères éthérées d'êtres supérieurs ; s'ils leur dressèrent des temples et des autels, révéraient les uns, redoutant les autres, leur immolant des victimes charnelles, ce fut par une aberration due à l'enfance de l'esprit humain. La science et la critique historique nous ont enfin appris que ces prétendus dieux n'étaient que des forces de la nature s'exerçant dans des plans différents de ceux où se déploie notre propre activité. Dieu ! le voilà. C'est ce *substratum universe* !, ce réservoir d'énergies latentes, qui ne cessent de s'actuer, d'évoluer vers de nouveaux modes d'être et qui font de l'univers un spectacle si varié, mais en même temps si mobile !

Si ce Dieu n'est pas l'Infini actuellement existant, il est l'Indéfini, il a une virtualité d'expansion inépuisable ; il est dans un perpétuel devenir, il se parfait tous les jours. Combien une pareille conception du monde dépasse en sublimité grandiose celle de ce dualisme traditionnel et puéril qui place d'un côté l'Infini personnel et de l'autre un fini éphémère, dont l'un est le créateur de l'autre par un simple acte de volonté ! Non, non ! l'univers n'est pas divisé, il est un ! C'est dans cette admirable et divine Unité que nous existons, que nous vivons, que nous nous mouvons ! Somme toute, Hæcke¹, le théoricien du monisme, se rapproche de saint Paul plus qu'on ne croit.

Si un tel système nous dispense de chercher Dieu par delà les nuages de la métaphysique, ou sur la crête de quelque Olympe ou de quelque Sinaï, il ne saurait inspirer l'effroi du vide, qui saisit le timide Jouffroy ; car il fait de l'univers un organisme pénétré de vie et de vie divine jusque dans le moindre de ses mouve-

ments. Non certes, l'univers, privé de cette Personne, demeurerait grande, sous laquelle les religions anciennes nous représentent Dieu, n'est pas inerte et vide ; il n'est pas sourd, il n'est pas sans âme et sans entrailles. Pour constater cette vérité, il suffit au moderniste de descendre au fond de sa conscience. Là il découvre

un sentiment vague de ce qu'est en son fond l'immensité, où nous sommes perdus. À savoir quelque chose qui, en plus grand, nous ressemble, dont nous sommes un reflet, bien que l'idée que nous en avons ne soit qu'un reflet de nous même (Loisy).

En dépit du mystère, dont il sait qu'une expérience progressive dissipera toujours davantage les obscurités, sans les supprimer jamais, « il affirme sa conscience dans la valeur morale de l'univers, dans la fin morale de l'être » ; il se met avec un courage couronné à sa tâche quotidienne, persuadé que tout acte par lequel il s'équilibre, se perfectionne, s'adapte à la vie, contribue en même temps à poser Dieu, à développer Dieu, à avancer la réalisation du divin dans le monde.

Mais cela, direz-vous, si ce n'est pas l'athéisme grossier d'un Dautec, c'est quelque chose d'équivalent, c'est le mouïsme panthéistique de Hæckel ! « Mouïsme ! Panthéisme ! » vous répond Loisy,

Ce sont des mots, je tâche de parler des choses. La foi veut le théïsme, la raison voudrait un panthéisme. Sans doute elles envisagent deux aspects du vrai, et la ligne d'accord nous est cachée.

Ce qui est sûr c'est qu'en concevant Dieu comme un grand Individu, comme un être personnel, avec qui nous pouvons entretenir des relations, nous commettons un anthropomorphisme des moins déguisés. Il ne s'ensuit pas pourtant que ce soit une loi abstraite qui gouverne le monde.

Non, c'est une réalité profonde, une force éminemment vivante ; et, quoique cette volonté supérieure et la nôtre ne soient pas dans le fond essentiellement distinctes, elles ne se confondent pas dans l'ordre de la vie phénoménale¹.

En nous conduisant comme si cette autre volonté avait autorité sur la nôtre, nous sommes dans le droit chemin, d'autant

1 — Loisy, *Quelques lettres*, pp. 44-45.

mieux qu'ainsi nous tendons nécessairement vers l'idéal moral, que nous montre la conscience. A la bonne heure ! Voilà qui est parler pour se faire entendre. L'auteur de l'Encyclique se plaint de ne pouvoir saisir la pensée exacte des modernistes à propos de l'immanence, tant leurs opinions sur cette matière sont divergentes.

Les uns, dit-il, l'entendent en ce sens que Dieu est plus présent à l'homme que l'homme n'est présent à lui-même, ce qui, sainement compris, est irréprochable. D'autres veulent que l'action de Dieu ne fasse qu'un avec l'action de la nature, la cause première pénétrant la cause seconde ; ce qui est en réalité la ruine de l'ordre surnaturel. D'autres enfin expliquent tellement la chose qu'ils se font soupçonner d'interprétation panthéiste. Ceux-ci sont d'accord avec eux-mêmes et vraiment logiques¹.

Il me semble que, d'après les textes cités, Loisy mérite pleinement et ce soupçon de panthéisme et cet éloge d'être logique avec lui-même. Il est vrai qu'il ne parle pas toujours aussi clair : il est même de ceux auxquels on reproche le plus d'avoir abusé des faux-fuyants, des sous-entendus et même du privilège que tout homme faillible réclame de pouvoir se contredire à certaines heures. Quoi qu'il en soit, ce qui est en cause dans la grande querelle moderniste, c'est, comme le déclare encore M. Loisy, non l'origine de tel ou tel dogme, mais la *philosophie générale de la*

1 — Nous saisissons, dans cette courte citation, la manière et le ton de l'Encyclique, manière et ton qui ont provoqué l'admiration de la presse étrangère. Nulle part, comme dans l'Encyclique, on ne trouve rien en relief, en même temps que jugées et laconiquement et même sarcastiquement refutées, les idées des modernistes. Nulle part, non plus, hors du document pontifical, on ne trouve une synthèse de ces rendez-vous de toutes les hérésies. M. Fonsegrive, dans sa lettre au *Temps*, avait à ce propos : « Rassembler les idées éparses à travers un grand nombre d'écrits, la plupart obscurs, quelques-uns très subtils et très difficiles, rechercher et découvrir les liens secrets qui, souvent, à l'insu des auteurs mêmes, rattachent les uns aux autres toutes ces idées, constituer une théorie qui organise en un même tout cohérent les idées philosophiques de M. LeRoy, les vues historiques et exégétiques de M. Loisy, ou du baron de Hügel, les conceptions religieuses de Tyrrell ou de M. Fogazzaro, les constructions apologétiques de M. Laberthonnière, les aspirations sociales de l'abbé Murri, c'est un chef-d'œuvre intellectuel qui suppose, chez celui qui l'a conçu et mené à bien, autant de force d'esprit que de pénétration et d'ingéniosité ».

On en peut conclure que pour obtenir une vue d'ensemble sur le modernisme il faut avoir recours à l'Encyclique, mais non que le modernisme n'existe que dans l'Encyclique ; car les principes, qui forment comme l'ossature du système construit par le Pape, sont bien, hélas ! des principes communs aux différentes catégories de modernistes.

connaissance religieuse, dont nos adversaires, sciemment ou non, font une simple branche de Kantisme. Vous vous étonnez qu'un Loisy, par exemple, déclare, non moins carrément qu'un Renan, le miracle invérifiable; qu'il l'exclue du nombre des vérités historiques, objet de la science, pour le ranger parmi ces choses historiquement indémonstrables, qui constituent l'objet de la foi. C'est donc que vous n'êtes pas, comme lui, imbu de criticisme kantien. Autrement vous sauriez que

l'histoire saisit les phénomènes avec leur succession et leur enchaînement, perçoit la manifestation des idées et leur évolution sans atteindre le fond des choses.... S'il s'agit des faits religieux, elle les voit dans la limitation de leur forme sensible, non dans leur cause profonde. Elle est à l'égard de ces faits, dans une situation analogue à celle du savant devant les réalités de la nature, petites ou grandes. Ce que le savant perçoit n'est qu'un infini d'apparences, une manifestation de forces; mais la grande force cachée derrière tous les phénomènes ne se laisse pas toucher directement par l'expérience ¹.

Ici vous vous récriez. Sans doute, répondez-vous, la grande force cachée ne se laisse pas toucher par l'expérience; mais sa présence en est-elle moins certaine? Parce que Dieu ne s'est jamais montré au bout du télescope d'aucun savant comme un élément du monde physique, est-il douteux qu'il en soit l'élément principal, l'élément créateur et ordonnateur? Ne concluons-nous pas logiquement de l'existence d'objets créés à une cause créatrice, d'un ensemble ordonné à une cause ordonnatrice? De même, de certains faits historiques, qui dépassent évidemment la puissance des hommes et incluent une dérogation manifeste aux lois de la nature, ne concluons-nous pas, sans crainte d'erreur, à l'intervention d'une cause surhumaine? Illusion! répliquent vos adversaires, et il vous renvoient, pour vous éclairer, à l'école de Kant et de ses disciples ². Sans parler de leurs théories sur la

1 — Loisy. *Autour d'un petit livre*, p. 9.

2 — Emmanuel Kant, né à Königsberg, en Prusse, d'un père d'origine écossaise, sellier de son métier, et d'une mère allemande, vécut de 1724 à 1804. Il a été appelé le Copernic de la philosophie. Avant l'astronome polonais on admettait que le soleil tournait autour de la terre; après lui cet ordre fut renversé dans l'esprit des hommes. Ainsi, avant Kant généralement on admettait que la raison se conformait aux choses: (ce qui s'appelait le *réalisme*); après lui le subjectivisme (idéalisme) envahit une multitude d'intelligences. C'est au point que Gebert a pu dire: « Les esprits qui pensent

transfiguration et défiguration des faits historiques par la foi, dont nous parlerons plus loin, ils vous font remarquer que ces conclusions, qui vous paraissent si rigoureuses, sortent de prémisses métaphysiques, qu'elles sont le fruit du travail de l'intelligence irradiant la perception des sens. Or ce travail, — vous vous rappelez ce qu'en dit le guide des modernistes, — il est purement subjectif; il est exécuté au moyen de lois inhérentes à notre raison, et sans lien perceptible avec la réalité des choses. Peu importe qu'il nous invite à conclure à l'existence d'un Dieu, cause créatrice et ordonnatrice du monde; ces catégories de *cause*, d'*effet*, de *partie*, de *tout*, comme ces cadres idéaux de *Dieu* et du *monde*, ne sont que des formes suivant lesquelles l'intelligence classe le résultat de ses opérations subjectives; elles nous laissent parfaitement ignorants sur la réalité objective de cette cause et de cet effet, que nous appelons *Dieu* et le *monde*.

Dieu, devant la raison pure, demeure un inconnaissable. Il ne saurait donc être ni un objet de science, ni un personnage historique¹.

L'erreur fondamentale est là ! Qu'on l'appelle Kantisme, Spencérisme, modernisme, agnosticisme, peu importe : elle consiste à enfermer la science et l'histoire dans le cercle des phénomènes sensibles, à exclure du domaine des certitudes tangibles toute théologie naturelle, toute révélation intérieure, toute intervention vérifiable d'un Etre Suprême dans les lois de la nature et les choses humaines. Attribuer une valeur de réalité à ces vénérables inventions, c'est, nous dit l'Encyclique interprétant la pensée de ses adversaires, adhérer à l'intellectualisme, « système qui fait sourire de pitié et dès longtemps périmé ». Vraiment ! Il n'a

se peuvent aujourd'hui diviser en deux classes : ceux qui datent d'avant Kant et ceux qui ont reçu l'initiation et comme le baptême philosophique de sa critique. Qu'on n'oublie pas qu'en accusant les modernistes de Kantisme nous entendons simplement faire allusion à l'orientation de leur pensée, qui est réellement kantienne, non à l'ensemble des doctrines du philosophe allemand, auxquelles nous ne prétendons pas qu'ils adhèrent entièrement.

1 — Dans le modernisme pur il ne faut pas considérer le concept abstrait comme une sorte de projection de quelque forme intérieure hors de nous-mêmes, non plus que le phénomène comme un objet possédant une réalité propre distincte de l'idée. Le fond du monde est quelque chose de psychique, qui se développe et arrive à prendre conscience de lui-même. Les phénomènes sont ce développement, la connaissance est cette prise de conscience. Doctrine moniste. Mais dans une doctrine moniste, consé-

cependant pas fait sourire de pitié les Pères du concile du Vatican qui ont frappé d'anathème quiconque nierait, non seulement la possibilité pour l'homme d'être instruit directement par une révélation divine, mais aussi la capacité, pour la raison humaine, d'arriver, au moyen de choses créées, à une connaissance certaine du seul et vrai Dieu, notre Créateur et Maître ! Seulement, un concile est si peu entendu en exégèse et en histoire ! Quelle autorité peuvent avoir ses décisions ? Aussi n'est-il pas nécessaire d'y revenir pour ruiner radicalement les propositions de nos adversaires. Il n'est pas même besoin d'employer les arguments traditionnels qui prouvent le fondement objectif de nos idées universelles et métaphysiques. Il suffit, avec l'*Ami du Clergé* (20 février 1908), de nous en tenir aux perceptions des sens. Pourquoi les modernistes ne contestent-ils pas un fondement réel à la sensation physique ? Parce que la sensation apporte avec elle l'évidence de son objet. Or, à cette évidence, qui s'impose, participent fatalement certaines notions immatérielles. Prenez le plus agnostique des modernistes : s'il reçoit un soufflet, aussi bien que de l'objectivité désagréable de cette sensation il a l'évidence d'un antécédent d'où elle émane, et du rapport qui existe entre les deux phénomènes, rapport de cause à effet.

Il en est ainsi dans chaque perception sensible. Instinctivement, en éprouvant une modification dans notre œil, dans nos oreilles, sur notre épiderme, nous nous disons que ce phénomène procède d'un antécédent, qui en est cause. Il y a association inséparable de ces trois termes : antécédent, conséquent et lien entre les deux. Or le lien est perçu par l'intelligence sous la notion de causalité, qui est une notion métaphysique. Autant vaudrait pourtant nier la réalité de la sensation que de mettre en doute qu'une réalité objective corresponde à une semblable notion. De même, autant voudrait nier la perception réelle de choses visibles que de nier la réalité du rapport de cause à effet que notre intelligence saisit entre l'univers changeant et un être immuable, se représentant l'un comme créé et l'autre comme

quente avec elle-même, il n'y a pas d'objectivité ; il ne saurait y avoir au plus que deux aspects d'une même chose, qui se dédouble imparfaitement, qui s'oppose à elle-même de cette façon particulière, d'où surgit la conscience. Le modernisme se surprend à profaner, au moins implicitement, cette unité substantielle de tout.—(L. ROURE. *Etudes*, 5 février 1906).

créateur. Dans une boutade très spirituelle, le « vieux moraliste » de l' *Ami du clergé* pousse encore sa thèse. Il démontre péremptoirement que, simplement pour distinguer un melon d'un cigare, il faut avoir recours à une idée abstraite. Pourquoi, en effet, rebuterions-nous le garçon d'hôtel qui s'aviserait de nous offrir un cigare à la place du melon que nous aurions demandé ? Pourquoi ? Parceque dans le cigare nous ne découvririons pas le *signalement spécifique* du melon ; et nous plaindriions le pauvre serviteur, qui serait capable de confondre des objets *d'espèce si différente*.

Or remarquons que l'idée *espèce* est une idée métaphysique, abstraite ; son objet est la substance ou nature propre qui appartient à toute une catégorie d'êtres. Elle existe dans notre esprit universalisée, dépouillée des traits individuels. Dirait-on qu'une telle idée n'a pas de certitude objective et réelle ? Mais alors nous ne saurions jamais si, en prenant un fruit de telle espèce, nous ne prenons pas réellement le fruit d'une espèce voisine. La distinction serait purement subjective.

La preuve est faite surabondamment :

Il n'y a ni direction possible de la vie réelle objective, ni raisonnement possible dans l'esprit sur les choses du monde sensible, ni échange possible d'idées dans le langage sans emploi d'idées universelles à portée objective. Pas un homme qui ne fasse perpétuellement de la métaphysique, sans le savoir.

Les idées abstraites imprègnent notre langage, pénètrent notre conduite et nos actions, aussi bien que nos raisonnements. C'est par où nous nous distinguons des animaux. Mais si ces idées n'avaient point de valeur objective, si elles n'étaient que des formes ou des constructions subjectives de la raison, nous ne nous élèverions au-dessus des brutes que pour devenir des êtres bizarres, fantastiques, avec une faculté merveilleuse, opérant dans le vide ; nous serions une invention dérisoire de la nature. C'est pourquoi l'agnosticisme n'est pas seulement contraire au bon sens : il est anti-psychologique, anti-humain, et il croule sous les contradictions multiples qu'il porte en lui-même.

Maintenant, les modernistes sont-ils coupables d'agnosticisme ? L'Encyclique les en accuse formellement. Ils ne peuvent s'en justifier : ils ont besoin (nous le prouverons plus tard) d'être agnostiques pour défendre certains principes, auxquels ils tien-

nent comme à la prunelle de leurs yeux, pour établir, par exemple, que la science et la foi sont complètement étrangères l'une à l'autre, que ni la Révélation, ni le magistère de l'Eglise n'ont un caractère absolu d'infailibilité.

Au surplus, nous avons là l'explication de leur incurable défiance pour les opérations de l'esprit : défiance de prime abord bien étrange, venant d'hommes qui prétendent faire partie de l'élite intellectuelle de notre espèce. N'allons pas au moins la prendre pour un acte d'humilité. Non, non ! Elle n'est qu'une forme raffinée d'orgueil et de révolte. Tout dans l'enseignement et la conduite de ces gens-là est calculé pour s'affranchir du joug de l'autorité divine et humaine. S'ils rétrécissent le champ du vrai, c'est pour n'avoir à recevoir l'aumône intellectuelle de personne, pas plus de Dieu que d'un homme ! Soit, diront-ils, nous ne voyons pas loin ; l'inconnaisable nous enveloppe ; le faisceau de nos connaissances certaines se borne aux perceptions des sens. C'est peu : du moins nous voyons ce que nous connaissons. La vérité que nous possédons est bien de nous ; elle vient de nous ; elle a progressé par notre labeur personnel ; elle est notre conquête ; elle est autonome ¹ ! Plus de ces certitudes frelatées et inconsis-

1 — « Autonomie de la pensée ! » Encore un de ces axiomes, au nom desquels on voudrait nous faire croire à l'impossibilité de toute révélation, sous prétexte que la vérité ainsi communiquée nous serait *hétéronome* et ne ferait pas partie du trésor vérifiable de nos connaissances ! Comme si nous entendions la Révélation ainsi qu'un placage purement accidentel et de surface qu'on appliquerait sur l'intelligence ! Eh ! sans doute, du moment que la pensée est un acte vital, il faut qu'elle soit autonome dans un sens très réel. Tout comme l'estomac doit s'assimiler la nourriture pour en faire un élément de vie physique, l'esprit doit s'assimiler les objets pour en faire un élément de vie intellectuelle. Nous ne connaissons rien d'ailleurs qu'à travers l'image, ou verbe intérieur, que notre intelligence se forme des choses extérieures. Mais suit-il de là que notre faculté connaissante ne puisse se former une image que d'un objet atteint directement par sa propre énergie et non d'un objet transmis à elle par voie de témoignage ? Nullement. Que l'objet, qui détermine la modification de notre esprit, soit perçu directement ou indirectement ; qu'il soit appréhendé dans sa totalité ou partiellement, d'une façon très inadéquate et même simplement analogique, l'acte vital de la pensée n'en est ni plus ni moins autonome.

Ce qui est vrai seulement, c'est que nous connaissons l'objet plus ou moins complètement ; ce qui est vrai encore, c'est que le mode de connaissance par appréhension directe est plus satisfaisant, plus reposant pour l'esprit — croire sans voir est toujours pénible. De là le malaise qu'occasionne la foi chez certains esprits. Pour adhérer à un mystère dont la nature nous échappe

tantes, qu'on voudrait nous imposer du dehors ! Plus d'adhésion forcée à des objets qui sont totalement au-delà de notre portée ! Plus d'une vérité, dont le germe n'est pas en nous, qui n'aurait pas surgi de nous, comme la tige surgit du sol ou la graine est tombée ! Avouons que ce langage ne respire guère les vertus chrétiennes de docilité et d'humilité !

II

ENCORE L'IMMANENCE VITALE.—LA RÉVÉLATION RÉDUITE AU SENTIMENT DU DIVIN.—CE QU'EST L'EXPÉRIENCE RELIGIEUSE.—CE QU'ELLE VAUT.

Par leur agnosticisme, nous l'avons vu, les modernistes ferment à la raison pure toute issue vers Dieu. En compensation de la lumière intellectuelle ainsi sacrifiée, ils nous offrent des moyens de connaissance jusqu'ici trop peu appréciés.

Nous signalons, disent-ils, d'autres sources de certitude, qui ne jaillissent pas dans un monde mystérieux, sis par delà les nuages, mais qui ne demandent qu'à sonder des profondeurs les plus intimes de notre nature.—Eh, non ! Pour découvrir Dieu il n'est pas nécessaire de construire toute une série de syllogismes, se déroulant dans le vide de la métaphysique. Dieu ! Que nous entendions par ce mot le Dieu de Spinoza et de Hæckel, ou le Dieu de Sénèque, de Voltaire, de Jules Simon et autres théistes, ou le Dieu des musulmans, ou le Dieu en Trois Personnes des chrétiens, il est en nous, il est en germe, caché dans les profondeurs inaccessibles du *subconscient*. Seulement, c'est un germe vivant, il aspire à se développer. Le *besoin* du divin trahit sa présence, au moins chez les hommes qui ne négligent pas de se placer dans certaines conditions morales requises. Dès lors le besoin devient *sentiment* et entre dans le domaine de la conscience proprement dite. Ce sentiment suscité par le besoin du divin, c'est l'éveil de Dieu en nous : il a ceci de particulier, nous dit l'Encyclique, qu'il

et sur le témoignage d'un autre, cet autre fût-il un Dieu-homme, il nous faut renoncer au désir légitime de voir de nos yeux et de nous rendre compte des choses par notre puissance de déduction et d'induction. La foi exige un sacrifice et un renoncement que nous pouvons toujours refuser : c'est pourquoi la liberté de la foi existe ; mais elle n'a rien à voir avec l'autonomie de la pensée.

enveloppe Dieu et comme objet et comme cause intime, qu'il unit en quelque façon l'homme avec Dieu, que Dieu y est à la fois révélateur et révélé, qu'il entraîne une équivalence entre conscience et révélation ¹.

Mais le sentiment est aveugle ; il est fugitif ; il appelle à son secours la faculté connaissante pour se conserver et évoluer jusqu'à la foi explicite. L'intelligence, qui a tressailli sous la pression du divin, entre donc en scène ; elle irradie le sentiment, met Dieu en relief, dans une certaine opposition avec le sujet, le fixe dans une représentation mentale. Se penchant en quelque sorte sur cette *Force sentimentale* qui agite le composé humain, elle y opère à la façon d'un peintre qui, sur une toile vieillie, retrouverait et ferait reparaître les lignes effacées du dessin. Encore, cette opération est-elle insuffisante. Si, pour se rendre compte du sentiment, l'homme a besoin du concours de l'intelligence, celle-ci, à son tour, a besoin de mots et de phrases pour se rendre compte de sa propre pensée.

Les maîtres d'éloquence ne nous enseignent-ils pas que la forme littéraire est bien plus que le vêtement de la pensée, qu'elle en est, pour ainsi dire, la chair et le sang ? Non seulement la pensée n'est ni claire, ni précise, mais n'existe vraiment pas dans sa complète entité, tant qu'elle n'est pas coulée dans une formule du langage humain. C'est pourquoi l'intelligence, penchée sur le sentiment religieux, traduit spontanément ce qu'elle perçoit en une assertion verbale, assertion simple et vulgaire, mais qui n'en représente que plus sûrement la réalité divine ; qui la représente, en tous les cas, beaucoup mieux que ne font des combinaisons de syllogismes ou des dissertations scientifiques, fruits de l'intellectualisme, œuvres de l'activité humaine, propres à nous illusionner sur la conquête d'une vérité, qui n'existe que dans les casiers idéaux de notre esprit. Les images et les idées populaires n'ont rien d'artificiel ; elles viennent immédiatement à la mémoire, une fois perçus l'action de Dieu et l'émotion religieuse dans la conscience. D'ailleurs, voyez ! Jésus, qui propageait la religion pure et non une science religieuse, devait s'entendre en matière de

1 — « De là, ajoute Pie X, la loi qui érige la conscience religieuse en règle universelle, entièrement de pair avec la révélation, et à laquelle tout doit s'assujettir, tout jusqu'à l'autorité suprême dans sa triple manifestation doctrinale, culturelle, disciplinaire. »

représentation intellectuelle, chargée de refléter le divin à nous-mêmes et en dehors de nous-mêmes. Or de quoi était fait son langage, sinon de paraboles, de comparaisons, de termes familiers et populaires ? Même procédé chez les auteurs des Evangiles.

Les récits de la naissance de Jésus, observe A. Sabatier¹, ne sont que de la poésie ; mais combien cette poésie est plus religieuse, plus vraie que les définitions du symbole *Quicumque* !

Toutefois, s'il est plus représentatif du divin que les formules scientifiques, le langage populaire n'est pas, lui non plus, la Révélation. La Révélation, souvenons-nous-en, ne naît pas dans l'intelligence ; elle ne s'exprime pas tout d'abord par la pensée et les mots, mais par des mouvements de la sensibilité et de la volonté, mouvements qui ne dépendent pas nécessairement des images et des idées, quoiqu'ils aient besoin de celles-ci pour se conserver, pour se fixer dans la mémoire et sur les pages d'un livre, ensuite. A la lumière de cette explication nous voyons ce qu'il faut penser de l'inspiration prophétique. Les prophètes ont été des hommes privilégiés, favorisés d'une commotion divine spécialement intense. Sous la réaction du sentiment, des représentations mentales, des images vivantes, colorées, se sont offertes d'elles-mêmes à leur mémoire. Grâce à son éclat et à sa chaleur, le langage a passé pour une vision, pour une inspiration immédiate de Dieu. Erreur ! Il ne tenait qu'à l'appel du sentiment pour compléter la Révélation, pour achever l'expérience du di-

1 — Les contradicteurs des modernistes ne se font pas scrupule d'emprunter les expressions des protestants libéraux pour traduire les idées des adversaires. Ils n'ont pas tort. Sans doute, il existe une différence presque radicale entre la doctrine de certains protestants libéraux et celle des modernistes, entre Harnack et Loisy, par exemple. Harnack soutient que tout le christianisme est contenu dans l'Evangile, qui reflète l'enseignement de Jésus ; qu'il faut rejeter, par conséquent, comme une végétation hétérodoxe, tout développement culturel et doctrinal qui n'est pas dans l'Evangile. Pour Loisy, Jésus n'est qu'un initiateur, et toute manifestation de vie chrétienne à travers les siècles, qui peut se rattacher au mouvement initial, fait partie de l'essence du christianisme. La divergence entre les deux exégètes est tranchée. Toutefois, sans compter qu'il existe des protestants modernistes, parmi lesquels, semble-t-il, on pourrait ranger Sabatier et Buisson, les principes du libre examen et la méconnaissance de l'autorité ecclésiastique font aux protestants et aux modernistes une mentalité assez identique pour que le langage des uns traduise exactement la pensée des autres.

vin. Il restait serviteur, subordonné à la conscience où se faisait le vrai et essentiel travail de la Révélation ; il ne pouvait jamais participer qu'indirectement à la garantie de l'Esprit.

Quoi qu'il en soit, l'analyse de l'expérience religieuse est finie et, pour nous résumer, nous pouvons y distinguer cinq étapes ou cinq moments : 1^o Dieu immanent dans le subconscient² ; 2^o Dieu s'éveillant dans le besoin du divin ; 3^o Dieu se manifestant, d'une façon aveugle, mais certaine, grâce à l'intuition du cœur, dans le sentiment ; 4^o Dieu se faisant jour sous l'irradiation de l'intelligence ; 5^o Dieu apparaissant clairement à l'âme au moyen de la formule verbale, simple et vulgaire.

Telle est l'expérience qui, si nous en croyons les novateurs, doit remplacer les motifs traditionnels de crédibilité. Elle est assez forte pour faire de nous des croyants et des fidèles, pour nous amener à reconnaître la réalité divine dans la présence de certaines émotions, dans la Force mystérieuse qui envahit les puissances les plus intimes de notre être et nous pousse vers la justice (Tyrrell). Cette Force, c'est Dieu présent à l'homme. Elle est à l'origine de toutes les religions ; elle évolue en nous et dans l'humanité de la même façon qu'évoluent les autres forces de la nature. Ainsi cesse cette conception discordante du monde, qui supposait des vérités et des institutions toutes faites, nous tombant du ciel. Ainsi la religion s'adapte admirablement à la nature ; aussi elle rentre dans le courant majestueux des énergies mondiales, qui entraînent tous les êtres vers un idéal de perfection indéfinie. Elle aussi obéit à ces lois immanentes, qui gouvernent les corps célestes les plus lointains, comme le ciron le plus

2.— Par « subconscient » les modernistes entendent cette espèce de réserve où sont accumulées, au fond de notre être, des notions vagues et implicites qui sont comues en attendant l'occasion de se déterminer et de s'affirmer ; des aspirations indéfinies, qui sont comme prêtes à se dessiner et à s'élaner sur leur objet, dès qu'il leur sera présenté ; tout un trésor d'activité qui s'épanchera plus ou moins, selon les occasions et le développement de l'initiative personnelle ; je ne sais quel sens, qui n'est pas une puissance de raisonnement ni d'induction, mais une sorte de jugement intuitif sur la valeur des choses, faculté qui secondera et guidera la raison, mais que la raison ne crée pas ; car elle ne procède pas de la raison et sort comme elle du fond de la nature. (Cf. S. HARENT, *Études*, 5 avril 1908. Loisy, *Simple réflexions sur le décret et l'Encyclique*. p. 245).

• Nous ne faisons pas notre choix entre les diverses doctrines religieuses, guidés par une lumière, mais poussés par une force aveugle, un *critérium instinctif*, un *principe d'affinité*, une tendance analogue à l'appétit de l'animal.

chéatif, et qui font de l'univers une œuvre si progressive, si vivante, si harmonieuse, si une !

Toutefois distinguons ici deux catégories de modernistes.

Pour les uns, qu'on pourrait appeler l'aile gauche du parti et qui seraient assez bien représentés par M. A. Loisy, il n'existe qu'un seul genre de révélation et de foi, dont sauvage, civilisé, prophète et charbonnier sont favorisés à des degrés divers.

L'action divine sur la masse de l'humanité, écrit Loisy, on doit la concevoir comme étant du même ordre que l'action révélatrice dans les hommes inspirés. Entre le pauvre sauvage que Dieu éclaire pour qu'il trouve sa vie dans son culte chétif, et le prophète, qui sert d'organe à la révélation la plus parfaite de la vérité religieuse, la différence ne porte que sur le degré de lumière surnaturelle et l'étendue de l'objet, qui est ainsi éclairé par la foi, la qualité de la lumière et la substance de cet objet demeurant identiques.

Une telle révélation n'a de surnaturel que le nom ; elle ne se distingue pas de la vie morale. Tout ce qui nous porte à mieux vivre, tout ce qui nous élève au-dessus de la matière, en fait partie. Loisy est conséquent avec son système en nous apprenant que la Révélation commença avec la perception, si rudimentaire qu'on la suppose, du rapport qui doit exister entre l'homme

1 — Le professeur de théologie catholique à l'université de Strasbourg, M. Ehrhard, semble avoir raison quand il dit que c'est en France qu'est né le modernisme au sens de l'Encyclique, à savoir cette quintessence de toutes les hérésies, ce système conduisant à l'athéisme et à l'abdication de toute religion, système qui a été absorbé avec avidité par l'Italie. Mais où le docte professeur se trompe, c'est lorsqu'il rend responsable de cet état de choses la formation théologique donnée au clergé par les représentants de la scolastique. Tout au plus pourrait-on alléguer l'insuffisance de formation théologique par des docteurs scolastiques !

En Allemagne le mouvement moderniste a eu pour principaux représentants Schell, professeur à l'université de Würzburg, mort le 31 mai 1905, Ehrhard lui-même, et Schnitzer, professeur à l'université de Munich. C'a été un mouvement surtout réformiste, s'élevant contre les méthodes employées par l'autorité ecclésiastique soit pour gouverner, soit pour enseigner et défendre le catholicisme. C'est en Allemagne peut-être que les mesures coercitives consignées dans l'Encyclique ont été accueillies avec le plus d'amertume. On y a vu un moyen infaillible de ruiner les facultés catholiques et d'enrayer toute étude scientifique chez les fidèles soumis au Pape. Je ne cite que pour mémoire le professeur de droit ecclésiastique à l'université d'Innsbruck (Tyrol), M. Wahrmond, se faisant insulteur public de la religion et blasphémateur. On le voit, aucun pays n'a échappé à l'agitation moderniste ; mais les théoriciens les plus audacieux, les apologistes de l'agnosticisme et de l'immanence se sont rencontrés surtout en France, en Italie et en Angleterre ; ils sont assez bien représentés par Loisy et Tyrrell.

conscient de lui-même et Dieu présent derrière le monde phénoménal. A. Sabatier doit interpréter assez bien la pensée du coryphée moderniste en ajoutant qu'une telle révélation progressa à mesure que s'épura et s'éclaircit « la conscience de Dieu dans l'homme individuel et dans l'humanité... » La phrase frise peut-être le panthéisme ; mais nous savons que « panthéisme » n'est pas un mot très effarouchant pour Loisy. Nous comprenons également que Dieu ne soit pas autrement auteur de la Bible qu'il n'est architecte de Saint-Pierre de Rome et de Notre-Dame de Paris. Car si l'action divine sur la masse des hommes est de même ordre que l'inspiration chez les prophètes, à plus forte raison n'est-elle pas d'un ordre différent chez les artistes, dont les paroles ou les œuvres lancent notre âme vers les sublimes régions de l'idéal.

De même qu'il n'existe qu'un seul Dieu et qu'une seule humanité, il n'existe qu'une Foi et qu'une Révélation.

Que les théologiens, voire les conciles, continuent à distinguer, si tel est leur bon plaisir, entre connaissance naturelle et connaissance surnaturelle, entre connaissance par raison, et connaissance par révélation ! C'est une distinction, leur répond dédaigneusement Loisy, qui n'a guère d'application dans l'histoire.

Cependant il est une autre catégorie de modernistes, imprégnés de piétisme, auxquels répugne visiblement le rationalisme froid et sec de leurs confrères français et italiens. Ceux-là ne sacrifient pas aussi légèrement le surnaturel. Leur langage est onctueux, mystique même ; il fait perpétuellement allusion à la confiance en Dieu, au sceau de l'Esprit, au commerce intime avec le Père qui est au Ciel et qui révèle aux petits ce qu'il cache aux grands et aux superbes. Tel est par exemple le langage de George Tyrrell, qui admet bien au-dessus de la révélation naturelle une révélation d'ordre supérieur, mais nous la fait parvenir, comme l'autre, par voie d'*immanence vitale*. Elle est l'œuvre de l'Esprit s'exprimant spontanément en nous. Elle est une transformation et une élévation, non pas de notre activité, mais de cette réceptivité de notre âme qui échappe à la maîtrise de notre liberté... Nous écoutons, nous ne parlons pas ; nous recevons, nous ne donnons pas. Soit que l'Esprit fasse surgir la vérité en notre âme, soit qu'il projette du dedans une lumière révélatrice sur une vérité qui nous est présentée du dehors, dans les deux cas, conclut Tyrrell, la révélation vient du dedans, elle est individuelle et incommunicable. Elle ne peut être perçue

que dans une *expérience* intérieure du divin, faute de laquelle, ajoute ironiquement notre docteur anglo-saxon, on pourrait « admettre intellectuellement toute la doctrine apologétique et théologique de l'Eglise et n'avoir pas plus de foi qu'un chien »¹.

L'enseignement du dehors a son utilité, sans doute ; il réveille, il stimule nos capacités mystiques qui, sans lui, et à moins que l'Esprit n'y supplée directement, resteraient endormies au fond de notre être ; il les dirige même par la communication des expériences de nos semblables, vivants ou passés. Mais là se borne son rôle. C'est un rôle évocateur, rien de plus. Il est vrai, on peut admettre que la Révélation a été close avec la mort du dernier apôtre, en ce sens que les expériences extraordinaires que l'Esprit saint suscita dans l'âme des écrivains sacrés, et qui forment le fond de la Bible, renferment tout ce qui est nécessaire pour une bonne direction de la vie. Mais pour qu'à ces expériences le fidèle reconnaisse une autorité divine, encore lui faut-il une révélation personnelle. L'expérience du prophète doit lui être assimilée vitalement en quelque sorte ; elle doit devenir expérience pour lui. C'est à cette révélation évoquée qu'il répondra par l'acte de foi, la reconnaissant comme parole de Dieu produite en lui et adressée à lui. De sa propre nature doit venir la lumière qui lui fera reconnaître la pensée et la volonté du Christ dans l'Évangile. J'imagine que Tyrrell ne répudierait pas cette exclamation d'A. Sabatier :

Ne crois pas, ô mon frère, que les prophètes et les initiateurs t'aient transmis leurs expériences pour te dispenser de faire les tiennes. Les révélations du passé ne se démontrent efficaces et réelles, que si elles te rendent capable de recevoir la révélation personnelle que Dieu te réserve.

1 — Sans doute la Révélation, pour obtenir notre adhésion, suppose non seulement des éléments naturels, sans lesquels elle serait un langage incompréhensible, tels que des idées acquises et l'intelligence des termes, mais elle suppose encore le secours surnaturel de la grâce, une illumination dans l'intelligence et une impulsion dans la volonté. Sans le secours de la grâce nous ne pouvons pas plus faire un acte de foi qu'aucune autre œuvre méritoire et salutaire. Mais un tel secours est très différent de la Révélation elle-même. C'est un secours, voilà tout, et un secours « anonyme », selon l'expression de M. l'abbé Mallet ; agissant *incognito* il nous aide à adhérer méritoirement à la parole connue de Dieu ; il n'est pas la manifestation de Dieu par voie d'immanence. Il n'empêche pas que la vérité ne nous vienne d'en haut ; il seconde simplement notre esprit et notre volonté à s'y soumettre, et il procure à cette soumission un mérite surnaturel. Mais pourvu qu'il nous fasse agir dans l'ordre du salut, son but, qui est tout pratique, se trouve atteint et son rôle rempli. (Cf. S. HARENT. *Études*, 5 avril 1908, p. 39).

Il ne répudierait pas davantage, je suppose, ces paroles du Docteur K. Gebert :

Le catholique religieux et formé par la culture moderne tient pour vrai ce à quoi le pousse l'amour de Dieu ; il tient quelque chose pour vrai, non parce que Dieu considéré comme autorité antérieure l'a dit, mais parce que la voix de Dieu est en même temps sa voix, et qu'il est intimement uni à Dieu¹.

Voilà jusqu'où pénètre le principe d'immanence cher à toutes les catégories de modernistes, non moins qu'aux protestants libéraux. La voix de Dieu, si elle veut être entendue, doit venir elle aussi non d'en haut, mais d'en bas ! Il ne suffit aucunement qu'elle nous soit transmise par l'intermédiaire des apôtres, des évangélistes, des papes et des conciles ; non, non ! Elle doit émerger des profondeurs du subconscient, se faire sensible dans notre conscience, devenir voix humaine, voix individuelle, voix personnelle, et incommunicable. A ce compte, comme le fait justement remarquer M. X. Moisan (Etudes, 20 mai 1908, p. 471),

croire, ce n'est pas se soumettre, mais s'affirmer ; ce n'est pas prêter l'oreille aux paroles du dehors ou d'en haut, mais écouter le langage intérieur ; ce n'est pas exécuter un ordre, mais exprimer une volonté personnelle ; ce n'est pas s'enrichir par assimilation de connaissances hétérogènes, mais se développer par un épanouissement autonome... La Révélation n'évoque plus la transcendance de Dieu, mais l'excellence de l'homme².

Paroles et actes du Christ lui-même, nous le verrons plus loin, ne représentent que la conscience et la supériorité d'un homme ! Les plus belles et même les plus impénétrables vérités de notre religion ne sont que des projections au dehors des dispositions les meilleures de notre âme, que des créations de notre besoin du divin, de notre soif d'idéal. Le dogme de l'Incarnation et de la Rédemption, par exemple, fut cimenté le jour où le besoin de générosité et de dévouement s'éleva chez l'homme jusqu'à ima-

¹ — *Katholischer Glaube und die Entwicklung des Geisteslebens*, p. 78.

² — Toute religion n'est plus que l'expression de besoins humains. Les auteurs du Programme des Modernistes n'écrivent-ils pas : « Puisque notre moi est pour chacun de nous quelque chose d'absolu, ou plutôt l'unique absolu, tout ce qui en émane et tout ce qui y retourne, tout ce qui en alimente et en enrichit le développement, a également la valeur d'un absolu ? » M. X. Moisan ajoute : « L'homme qui n'a voulu que lui-même pour guide ne trouve que lui-même comme Dieu. Au subjectivisme méthodique se joint visiblement le subjectivisme doctrinal. La pensée protestante et la pensée moderniste se jettent d'un commun élan dans le nihilisme religieux. »

giner et poser comme réel un mortel sacrifiant sa vie pour ceux qu'il aimait ! Les hérésies ne sont telles que parce qu'elles contredisent le besoin du divin qui se traduit de telle ou telle manière par tel ou tel symbole dans les âmes d'élite ! Symbole qu'il est criminel de détruire. Ainsi tout est humanisé, le dogme aussi bien que l'hérésie.

Mais à constituer ainsi la conscience arbitre souverain de toute chose, à prendre l'émotion interne pour « le premier nœud vital et organique, pour le principe d'où il faut partir pour suivre le développement de la vie religieuse (A. Sabatier) », on arrive à renverser totalement l'ordre de nos facultés, à faire de l'intelligence l'humble suivante et servante du sentiment, qui est érigé, lui, en source et critère de toute vérité. Seulement, c'est juste où veulent aboutir les nouveaux hérésiarques. De même qu'ils ont donné la primauté à la conscience sur la raison, ils donnent la primauté à l'action sur la pensée, ils créent la philosophie de l'action. La vérité, ce n'est plus une immuable relation entre l'intelligence et les choses, l'équation de l'idée avec l'objet ; non, la vérité moderniste, c'est le rapport de convenance entre l'opération et son terme, entre le besoin et sa satisfaction. La vérité religieuse, c'est donc le rapport entre nos actions, nos pratiques, notre culte, et la satisfaction normale du besoin religieux, rapport qui se modifie nécessairement suivant le temps et les lieux, rapport susceptible de changements aussi indéfinis que ceux de ces deux variables : l'action et son terme. Plus de vérité absolue ! La vérité se fait et se défait au gré des mille révolutions qui modifient les conditions pratiques de l'action individuelle et du cadre des circonstances où elle évolue. Mais quoi ! la perfection de l'homme

n'est-elle pas dans l'harmonie de son action avec le milieu ambiant, dans l'harmonie de ses besoins de vivre et d'agir avec les concours externes susceptibles de mieux les satisfaire, dans l'harmonie de ses libres expansions d'énergie individuelle avec des vitesses acquises et les réactions du dehors qu'il rencontre sur sa route ? (*Ami du Clergé*, 20 février 1908).

Favoriser cette adaptation harmonieuse, tel est le but de la Révélation. Dieu trouverait indigne de lui d'intervenir dans nos conflits d'idées ; il a livré ce monde visible aux disputes des hommes : il l'y laisse. Ce qu'il exige de nous et en quoi il nous aide par sa divine Révélation, c'est l'action, c'est une tendance jamais interrompue vers la perfection de notre nature. En nous

il n'est pas précisément premièrement lumière, il est avant tout force, force « dont nous reconnaissons l'œuvre dans la bonté des hommes de toutes les époques et de toutes les races » ; force « qui les unit en un seul corps mystique et une seule fraternité, qui en fait la représentation collective et la révélation d'elle-même, en même temps qu'une société pour la poursuite de ses fins » (Tyrrell). Comprenons-le bien : ce qui nous est manifesté, ce n'est pas une vérité spéculative, c'est une vérité pratique, c'est une manière d'être et de nous comporter par rapport au monde surnaturel ; c'est, par exemple, l'invitation à nous conduire en enfants à l'égard de Dieu envisagé comme Père ; ce n'est pas davantage une vérité absolue, c'est une vérité approximative, une vérité de préférence.

L'approbation divine donnée (par la Révélation) à une voix, à une vie, et donc indirectement à la vérité explicative, n'est guère qu'une approbation de préférence recommandant une alternative, non comme idéale, comme parfaite, mais comme une approximation vers un idéal, comme un mouvement dans la bonne direction (Tyrrell).

Dès lors l'efficacité de la Révélation devra se juger non d'après le degré d'illumination dont elle pénétrera les esprits, mais d'après les fruits qu'elle portera dans la vie pratique. La *preuve expérimentale de sa fécondité* spirituelle, sa *survivance* au milieu des luttes et des épreuves de toutes sortes, voilà par où une religion s'affirmera au monde comme divine, comme étant marquée au *sceau de l'Esprit*. C'est par où le Christianisme s'est affirmé éminemment divin ; mais c'est par où aussi toute religion qui survit, et par le simple fait qu'elle ne périt pas, peut être proclamée bonne et voie au salut¹. Ici, me semble-t-il, se placerait, comme corollaire de la doctrine de Tyrrell, la fameuse interprétation pragmatique de la religion dont M. LeRoy s'est fait le champion. Je me contente d'indiquer sa formule. La réalité surnaturelle ne nous est révélée que sous les espèces de l'action qu'elle exige de nous. Ce que le dogme nous prescrit c'est une attitude, non pharisaïque, non purement extérieure, sans doute ;

1 — A quel chef les modernistes pourraient-ils accuser une religion de fausseté ? Ce ne pourrait être évidemment que pour la fausseté du sentiment ou pour celle de la formule ? Mais, d'après eux, le sentiment est toujours et partout le même, substantiellement identique ; quand à la formule religieuse, tout ce qu'on lui demande, c'est l'adaptation au croyant en même temps qu'à sa foi (Encyclopie).

c'est l'attitude de notre être entier, corps et âme, mais enfin une attitude. Ainsi *Dieu est notre père* signifie que nous avons à nous comporter en fils envers lui. *Dieu est personnel*, veut dire : « Comportez-vous dans vos relations avec Dieu comme dans vos relations avec une personne humaine, etc. » En proclamant Jésus ressuscité vous vous engagez à être par rapport à Jésus comme vous auriez été avant sa mort, comme vous êtes vis-à-vis d'un contemporain.

A tous ces docteurs en hérésie le Pape adresse ces paroles sévères :

Aveugles et conducteurs d'aveugles qui, enfiés d'une science orgueilleuse, en sont venus à cette folie de pervertir l'éternelle notion de la vérité, en même temps que la véritable nature du sentiment religieux.

Oui, aveugles et conducteurs d'aveugles ! Parce qu'ils dénaturèrent le rôle de l'intelligence et de la pensée en en faisant de simples pourvoyeuses d'éléments d'ordre pratique, ne croyons pas qu'ils grandissent le rôle de la sensibilité et du sentiment. Toute rupture d'équilibre dans le composé humain ne peut être que fatale à chaque faculté. Avec leurs théories de *besoins*, de *nécessités*, de *tendances innées*, de *développement*, et d'*évolution vitale*, nos modernistes n'attribuent à la vérité intellectuelle et à la religion elle-même qu'une valeur d'utilité. Ils tombent dans la morale de l'utile et du sensuel¹. Ne nous laissons pas prendre à leurs grands mots de perfection, d'*épanouissement de vie*, d'*ascension vers l'idéal*.

Qu'est-ce que la perfection de vie pour un homme dégagé de toute intellectualité métaphysique, de toute certitude et objectivité de jugements sur Dieu, l'âme, la liberté, la vie future ; que peut bien être la perfection de vie idéale pour cet homme-là, sinon la satisfaction maximum des besoins, qui

1 — En ramenant tout à l'énergie vitale nos modernistes peuvent être rangés dans la grande école du naturalisme et du transformisme. Qu'est-ce qui constitue la vie, en définitive ? Les mouvements de la nature. Il n'y en a pas que de bons ! *Vive la Vie !* s'écrie un héros de Sudermann ! *Vive l'Action !* s'écrie Le Roy. Je sais bien que Le Roy n'approuve que l'action élevant et moralisante, tout comme ses collègues ne prônent qu'une vie ordonnée et évoluant vers la justice. Mais ce qui m'inquiète pour la solidité de la doctrine moderniste, c'est que, au nom des mêmes principes et au même mot d'ordre, d'autres théoriciens proclament la caducité de la morale traditionnelle et la sainteté des pires instincts !

brûlent son sang et ses nerfs ? Lui parlerez-vous du bien social, des considérations élevées de l'humanité dans son ensemble, de choses, enfin, qui ne sont pas lui-même ? Il vous répondra : « connais pas. » Intellectualisme et métaphysique ! Il a sa manière à lui de concevoir son idéal de vie. Comment, sans intellectualisme, vous y prendrez-vous pour lui en imposer un autre, qui n'a aucun droit objectif certain à son assentiment, encore moins à son obéissance. Et c'est à cette honte-là, à cette affligeante humiliation que la philosophie nouvelle de l'action doit se laisser acculer, en punition de l'attentat sacrilège, où elle profane la royauté régulatrice de la pensée. (*Ami du Clergé*, 20 février 1908, p. 171) ¹.

Le sentiment religieux, le besoin du divin même, nous n'en nions aucunement ni l'existence ni la salutaire efficacité ! En face du néant de la vie et de la fugitivité de nos plaisirs, en face du malaise intérieur que rend chaque jour plus aigu cette inégalité entre l'immensité de nos désirs et la fragilité des objets que leur offre le monde, oui, le besoin de Dieu, l'élan vers Dieu surgissent en nous ; mais c'est parce que nous connaissons que ce Dieu n'est pas une chimère, qu'il est au contraire une sublime réalité, capable de procurer à notre cœur un assouvissement qu'il cherche vainement sur la terre ; c'est parce que l'intelligence nous a préalablement éclairés sur l'objectivité de notre fin ultime. Faute de cette clarté directrice, ce n'est pas en haut que nous élançons les déceptions de la terre, c'est en bas ; ce n'est pas vers la perfection de notre personnalité, c'est vers le suicide.

Nous ne nions pas les opérations mystiques, les touches délicates et quasi directes de Dieu dans certaines âmes privilégiées ; nous ne contestons pas les émotions extatiques que suscite parfois chez les artistes la simple contemplation d'un paysage de la nature ou d'un chef-d'œuvre de poésie et de peinture. Nous ne contredisons pas, par exemple, Charles Secrétan nous confiant qu'un soir d'hiver, sur la terrasse d'une vieille église, il sentit

1 — « Ne subordonnons pas le créateur au créé, l'infini au fini. N'imitons pas, même de loin, ces protestants, qui ne voient dans la révélation et la foi qu'un moyen pour l'homme de se consoler dans ses peines, de se désennuyer dans son isolement, de se donner de délicieuses inquiétudes, ou des confiances enivrantes, ou la sensation « du divin ». Quel que puisse être l'agrément individuel d'un tel système : d'expériences religieuses », et l'intérêt de curiosité offert par là aux psychologues, malgré tout, il est indigne de Dieu et de l'homme de concevoir la religion, qui est le tout de la vie et lui donne sa suprême valeur, comme un opium bon à suggérer de plus beaux rêves, ou comme un plus raffiné *haschich*. Elle a des fins plus hautes, et un plus large horizon ; elle répond, avant tout, aux désirs de Dieu ». (S. HARBANT. *Études*, 2 avril 1908, p. 193).

avec le rayon d'une étoile entrer en son âme l'intelligence de l'amour de Dieu. Nous ne le contredisons même pas, quand il conclut que l'évidence du contact prévaut sur tous les raisonnements, sur tous les spectacles, sur toutes les fautes. Pourquoi ? Parce que nous supposons le poète assuré d'autre part que ce qu'il éprouve n'est pas une impression aveugle et sans consistance ; qu'il est au contraire une invitation à fouler aux pieds la poussière de ce monde méprisable et laid, pour arriver plus sûrement à jouir, tôt ou tard, du Beau Suprême subsistant et personnel.

Mais croire que le sentiment, dont le caractère, comme l'observe l'Encyclique, est plutôt de decevoir, dont les émotions sont d'autant plus troublantes qu'elles sont plus vives, peut avantageusement remplacer la calme lumière de l'intelligence pour la bonne direction de la vie ; dans cette conviction inviter les fidèles à dédaigner tout enseignement extérieur, pour prêter l'oreille à l'impulsion d'une force mystérieuse qui se trahit dans les secrets replis de la conscience, sous prétexte qu'elle seule est garantie divine par le sceau de l'Esprit, c'est ouvrir la voie aux illusions les plus excentriques, depuis celles des Anabaptistes et des Quakers jusqu'à celles de ces Donkhobors qui, récemment encore, en costume adamique, se mirent à la recherche du Messie dans les rues de Fort William, par un froid de 40 degrés au-dessous de zéro ; ce serait une aberration inexplicable, si ce n'était une impiété.

Mais nous savons, hélas ! que les trouvailles les plus invraisemblables paraissent plausibles à l'homme, qui a juré de n'avoir ni d'autre Dieu, ni d'autre maître que lui-même. Or, le moderne est cet homme-là¹.

1 — En dépit de sa phraséologie mystique, Tyrrell lui-même, aveuglé par la superbe de l'esprit, n'en arrive-t-il pas à ne voir dans l'excellence du Christ qu'un symbole déficatoire de l'homme ? Ecoutez : « L'humanité en tant qu'elle nous représente les justes, les nobles, les braves, les fidèles, ceux qui d'une façon quelconque se sont crucifiés, sacrifiés, amoindris pour l'amour de Dieu, pour l'avènement de son règne, pour les autres hommes ; cette humanité est un Christ mystique, un *Logos* collectif, un Verbe, une manifestation du Père, et chaque membre de cette société est dans sa mesure un Christ ou un révélateur, en qui Dieu est fait chair et habite au milieu de nous ».

III

APPLICATION DES PRINCIPES D'agnosticisme ET D'immanence À LA
VIE DU CHRIST ET À SON ŒUVRE.—LE CHRIST DE
L'histoire ET LE CHRIST DE la foi.

Tout homme qui entreprend d'émettre un système de philosophie encourt une redoutable responsabilité. Aux problèmes les plus troublants de notre existence il s'offre à donner une solution ; à tort ou à raison il prend la tête de la caravane humaine, qui chemine péniblement à travers les ombres de cette vie ; il s'engage à la mener vers un terme de lumière et de bonheur réel ou fictif.

Une fois ses principes posés il ne lui est plus loisible de faire un triage entre les conséquences qui en découlent. Tant pis si des vulgarisateurs, des journalistes, des législateurs, des démagogues s'emparent de ses conclusions, sans en saisir toute la portée ! Tant pis s'ils s'en servent comme de béliers pour battre en brèche les remparts de l'ordre religieux et social ! Tant pis si l'anarchiste en reçoit une impulsion fatale, et s'il s'efforce d'appliquer les idées du philosophe au moyen du poignard ou des explosifs ! Le sinistre malfaiteur pourra en justice être condamné à la guilotine ou à la corde, mais il ne sera pas le plus coupable. Celui-là le sera davantage qui, bien délibérément et à tête reposée, aura écrit les pages malsaines, où le malheureux assassin aura cru trouver une justification de son crime. La logique n'est pas le partage exclusif d'une élite intellectuelle. Elle habite également le cerveau des humbles et des petits : elle y est même d'autant plus impérieuse qu'elle connaît moins certaines compromissions avec l'étiquette et les usages du grand monde. Aussi le danger est-il immense pour le bon ordre de la société, une fois que la mentalité populaire a été faussée par une philosophie erronée. L'Église le sait bien. C'est pourquoi elle s'est montrée de tout temps impitoyable pour les inventeurs et les semeurs de

cette désastreuse ivraie, qui s'appelle l'hérésie. Pie X n'a fait que suivre l'exemple de ses prédécesseurs et se montrer bon pasteur en condamnant, avec l'énergie qu'on sait, toutes les catégories de modernistes.

Pour comprendre combien justifiée était sa sévérité, nous n'avons qu'à continuer notre étude de ce rendez-vous de toutes les hérésies. Voyons, en particulier, ce que devient la personne adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ, envisagée à la clarté decevante des principes modernistes d'*agnosticisme* et d'*immanence*.

Aux yeux du moderniste le Christianisme est assurément la plus admirable et la plus élevée des religions ; mais, pas plus que les autres, elle n'a pu *venir d'en haut* ; elle est nécessairement venue *d'en bas*, n'étant, comme tout le reste, qu'une manifestation de vie. Sous cette forme particulière, qui la distingue du Judaïsme, dont elle n'est pourtant, en ses grandes lignes, qu'un développement, elle est née dans la conscience d'un homme, appelé Jésus ; elle est le fruit d'une *expérience* religieuse extraordinaire, expérience qui devint initiatrice, provocatrice d'expériences semblables chez ses disciples et, par eux, chez les hommes de tous les temps ; expérience, par conséquent, qu'on ne pourra jamais trop bénir ni trop proclamer salutaire et bienfaisante ; mais enfin *expérience* qui ne diffère pas substantiellement des nôtres ; expérience *personnelle, incommunicable* dans son entité. Écoutons Loisy.

Jésus était un juste de l'Ancienne Loi, en qui le besoin du divin se faisait sentir d'une manière spécialement vive, comme il s'était fait sentir, par exemple, chez Moïse et les Prophètes, ces célèbres révélateurs du monothéisme. Vers l'âge de trente ans, il se joint à la multitude des curieux et des pénitents, qu'attire la prédication de Jean sur les bords du Jourdain. L'austère apparence et l'énergique parole du fils d'Elizabeth font sur lui une impression singulière ; il est surtout frappé par l'annonce de l'avènement imminent d'un règne de justice et de sainteté, qu'il se met à prêcher à son tour, au sortir d'une période de retraite passée dans le désert. Il se trouve amené au premier plan par un événement inattendu, l'incarcération de Jean.

C'est sur lui désormais que se fixent tous les yeux ; c'est sa prédication qui empêche de s'affaiblir la commotion religieuse

imprimée par le Baptiste au peuple d'Israël. Oh ! cette prédication n'est pas complexe : n'allez pas vous imaginer que Jésus a jamais tenu les discours théologiques que lui prête l'auteur du quatrième Évangile, ni même qu'il a fait et dit tout ce que rapportent les synoptiques. Le détachement de l'égoïsme sous toutes ses formes, la purification du cœur, la préparation à l'avènement très prochain du futur royaume, l'amour de Dieu considéré comme Père, dont nous sommes les enfants adoptifs... telle était la substance de la bonne nouvelle. Un cachet d'idéale pureté et de filiale confiance à l'égard de Dieu la distinguait de la prédication sévère de Jean ¹.

Toutefois, pour prévenir un malheur semblable à celui qui était arrivé au fils de Zacharie, Jésus s'attribue le titre de roi-Messie. S'ajoutant à son affabilité personnelle, à sa condescendance pour les pécheurs, aux consolations qu'il prodiguait si efficacement, aux guérisons mêmes qu'il opérait par le magnétisme de sa douceur et de sa bonté, ce titre devait lui attirer un surcroît de prestige, lui conquérir l'enthousiasme populaire, et le protéger contre les entreprises des adversaires du royaume de Dieu.

L'expédient pourtant échoua. Jésus n'en éveilla pas moins la susceptibilité des docteurs de la loi et du pouvoir romain. Il mourut sur une croix, condamné par le représentant de César, comme perturbateur de l'ordre public. Son corps fut enseveli, avec ceux des autres suppliciés, dans le champ d'Hakeldama ; car ce fut plus tard seulement que la légende chrétienne fit de ce champ le lieu de sépulture du traître Judas.

Voilà le Jésus de l'histoire d'après M. Loisy. Il ne ressemble guère au Jésus que nous sommes habitués à contempler, et dont la radieuse image a soutenu des milliers d'âmes dans l'âpre voie de la perfection chrétienne. Que deviennent, dans cette histoire, l'Annonciation et la Conception immaculée d'un Fils du Très Haut ? Que deviennent les miracles et l'irrésistible empire de

¹ — Renan avait dit : « Jésus a fondé la religion absolue, n'excluant rien, ne déterminant rien, si ce n'est le sentiment. On était son disciple, non pas en croyant ceci ou cela, mais en s'attachant à sa personne et en l'aimant. Jésus n'est pas un fondateur de dogmes, ni un faiseur de symboles ; c'est l'initiateur du monde à un esprit nouveau. » (Cité par S. Harent. *Études*, 20 avril 1908, p. 173).

Jésus sur les éléments ? Que deviennent les apparitions du Ressuscité et son Ascension au Ciel ? Tout cela, répondent nos modernes exégètes, il faut le bannir du champ de l'histoire et le reléguer dans celui de la foi ! C'est un principe intangible dans le monde moderniste que toute intervention de Dieu, toute trace de surnaturel doivent être renvoyées à la foi, comme étant de son ressort exclusif. Dès lors, dans des composés humano-divins, tels que Jésus-Christ, l'Eglise, les Sacrements, il faut soigneusement dissocier les deux éléments, laisser l'humain à l'histoire, attribuer le divin à la foi. Ce n'est pas tout. L'élément humain, à cause de son voisinage avec le divin, a été pénétré de la vie de la foi ; il a été haussé au-dessus de lui-même et de sa vraie réalité ; il a été transfiguré et même défiguré ! C'est donc la tâche de l'historien d'épurer l'élément humain, d'en retrancher toutes les adjonctions qui lui sont venues de la foi. C'est pourquoi, voulant avoir un Jésus historique, il le dépouille non seulement de sa divinité, mais encore de son auréole de héros surhumain, auréole qui ne lui a été décernée que par une invasion de la foi dans le domaine de la réalité. L'historien élimine « tout ce qui dépasse l'homme selon sa condition naturelle et selon la conception que s'en fait la psychologie, l'homme aussi de telle région et de telle époque », (Encyclique). Il se demande ce qu'un homme, comme vous et moi, eût fait en de semblables conjonctures ; il distingue ce qui ressort de la logique des faits et des conditions sensibles. C'est tout ce qu'il retient. Ce qui ne saurait passer par ce crible, il l'élague impitoyablement de l'histoire ; il le considère comme une création et une matière de foi ¹. Sans doute la foi elle-même

1 — Voici un exemple d'épuration que nous donne Loisy. Il s'agit du récit d'une apparition où Jésus rassure ses disciples en niant qu'il soit un fantôme. La négation du fantôme pour notre subtil exégète est le fruit d'une expérience assez tardive de la conscience de Luc et de ses compagnons. Ce qu'il y a de réel et de primitif au contraire c'est l'affirmation du fantôme, c'est l'hallucination chez les apôtres. Je ne plaisante pas. « Ce qui est primitif dans ce développement, dit Loisy, c'est l'idée du fantôme, qui doit venir de là, et qui se rencontre ailleurs ; telle doit être la forme historique des doutes, qui se produisirent à l'occasion des premières apparitions..... » Pour découvrir la forme historique des récits évangéliques il n'y a rien, voyez-vous, comme d'admettre avec Renan, que la négation du surnaturel est un dogme pour tout esprit cultivé ! L'adhésion à ce dogme-là entraîne avec elle une véritable science de divination ; elle donne une sorte d'intuition

a son histoire. Seulement c'est l'histoire d'un travail intérieur et purement subjectif ; le critique l'oppose à l'histoire réelle « précisément en tant que réelle », nous dit l'Encyclique. Ce qu'il entend par réalité historique, c'est la seule réalité objective, et qui n'inclut rien d'extra-sensible, rien de surhumain. C'est-à-dire que pour lui le surnaturel n'est pas historique, et donc pas réel ; c'est-à-dire que le Christ des catholiques, le Christ thaumaturge, prophète, ressuscité, n'a pas de réalité historique, qu'il n'a existé en aucun point du temps et de l'espace, « qu'il n'a jamais vécu ailleurs que dans les pieuses méditations du croyant » (Encyclique).

Du reste, si nous voulons savoir comment la vie si simple du Jésus historique est devenue la vie si merveilleuse et si mystique du Christ de la foi, l'historien moderniste s'offre volontiers à nous l'apprendre. Ecoutez-le.

Jésus une fois mort, quelque chose subsistait plus vivant que jamais, grâce à l'impulsion que lui-même lui avait donnée par son idéale prédication : c'était le besoin du divin, c'était la foi (ou tendance vers la justice) qu'il avait suscité dans le cœur du petit groupe de ses disciples. Certes, cette foi avait été mise à une terrible épreuve par le trépas ignominieux du Maître. Mais la force divine de son principe intérieur devait surmonter n'importe quel obstacle. Tout en sachant que Jésus n'était pas ressuscité corporellement, les disciples demeuraient convaincus qu'il n'était pas mort tout entier, qu'il vivait sous une autre forme. Ils éprouvaient le besoin de croire à l'immortalité de l'âme ; et ce besoin ils le traduisaient par la croyance inébranlable à la survivance de l'âme, qui avait si bien parlé par la bouche de Jésus, qui avait su si bien s'attacher leur affection, et qui semblait les attirer en haut avec une force encore plus irrésistible, depuis que son corps avait été cloué sur une croix. Sans insister (primitivement au moins) sur les circonstances d'une résurrection physique, ils se dirent que Jésus avait vaincu la mort, qu'on pouvait en quelque sorte continuer à le contempler, à lui parler, à entretenir un commerce d'amitié avec lui. Ainsi Jésus était *fait* ressuscité par la conscience de ses adhérents. Ce

qui montre les choses les plus cachées et même parfois les plus contradictoires sous le texte sacré. C'est tout le secret de la perspicacité moderniste en matière d'exégèse.

qui était réel en cette matière, c'était, non l'événement lui-même d'une résurrection (chose inconcevable et indémontrable), mais le besoin d'immortalité, jaillissant du principe vital et créant son objet¹.

La foi a créé le ressuscité. Elle poursuit son travail en le créant Fils de Dieu et Dieu en personne. Voici comment. Dans le milieu juif, d'où les premiers chrétiens sortaient, une notion était enracinée profondément, la notion messianique. Le Messie, descendant des grands patriarches, fils de David, restaurateur promis de la gloire d'Israël, vainqueur des nations, c'était le peuple juif, religieusement personnifié.

L'attente messianique c'était la foi aux destinées impérissables d'Israël. Or Israël, pour le moment, était courbé sous le joug de Rome. Il ne se résignait pas à une pareille servitude. Lui, le privilégié de Jéhovah, porter le joug d'une puissance païenne ! en vérité l'humiliation était intolérable. Pour l'oublier il se rattachait avec plus de force que jamais à ses prérogatives spirituelles et à son titre de peuple de Dieu.

Le petit cercle de Galiléens, qui s'étaient attachés aux pas de Jésus, n'avaient pas une mentalité différente. Etant Juifs, leurs pensées et leurs aspirations ne pouvaient être que juives. Avec quel empressement n'avaient-ils pas accueilli la nouvelle de l'avènement prochain du royaume de Dieu, qui représentait pour eux le triomphe final d'Israël ? Jésus mort, et le royaume attendu n'arrivant pas, devaient-ils s'avouer que le maître s'était trompé et qu'eux-mêmes avaient cru à un mirage ? Leurs espérances

1 — « Si l'on prend la résurrection du Christ pour un fait d'ordre historique, ce fait n'est ni démontré, ni démontrable. Cela n'équivaut pas à la résurrection n'a pas eu lieu. » Cependant j'avoue que telle est ma pensée, si l'on veut entendre par résurrection cette chose inconcevable, le cadavre d'un mort de deux jours reprenant une vie, qui n'est pas celle des mortels, et qui, néanmoins, se manifeste sensiblement. De ce prétendu miracle l'historien n'a pas à tenir compte ; car il n'est pas véritablement attesté. Je vais plus loin encore, et je dis que le croyant même n'est pas obligé de l'admettre, parce que l'autorité de l'Eglise ne peut conférer la réalité historique à ce qui ne l'a pas de soi-même, instituer dans le passé ce qui n'a pas existé... » (Loisy). Non, sans doute, l'Eglise ne peut instituer dans le passé ce qui n'a pas existé ; mais elle peut affirmer, preuves en mains, qu'il a existé dans le passé certains événements qui, tout en portant le sceau du surnaturel, n'en sont pas moins historiquement réels.

avaient été stimulées trop fortement pour échouer dans une pareille déception. Le besoin de croire à la survivance immortelle d'un homme tant aimé et vénéré les avait poussés à faire du cher disparu un ressuscité. De même, le besoin de prolonger le rêve du triomphe de leur nation et de ne pas infliger un démenti à la prescience de leur héros les porte à transformer le Ressuscité en Christ-Messie, fondateur et chef d'un royaume spirituel et universel, destiné à englober dans ses limites les hommes de toute race et de toute nation. Ainsi prend naissance le Christianisme, qui n'est et ne pouvait être que le Judaïsme ou Messianisme légèrement modifié, rénové par l'esprit d'amour et de confiance à l'égard du Tout-Puissant, fruit de la prédication du Fils de Marie. Il vient, lui aussi, non d'en haut, mais d'en bas, des profondeurs de la conscience des apôtres. Encore une fois, la grande loi d'immanence se trouve vérifiée.

Cependant si la conscience israélite pouvait se hausser jusqu'à créer un Christ, un Oint du Seigneur, un Fils de Dieu dans le sens le plus idéal du mot, si elle pouvait même imaginer des miracles en confirmation de cette dignité surhumaine, elle ne pouvait aller jusqu'à attribuer la filiation naturelle et la substance divine à un homme.

La déification d'un mortel quelconque n'entrait pas dans le cerveau des Juifs, qui étaient des monothéistes absolus, et ne souffraient pas la représentation de la personne humaine dans le marbre ou sur la toile. Elle ne répugnait pas à des païens, même convertis, dont l'esprit était familiarisé avec la pluralité des dieux. Or précisément, il s'agissait de plier le christianisme aux habitudes mentales des partisans, recrutés au sein de la gentilité. Quoique le mouvement juif, tel que modifié par les disciples de Jésus, se propageât rapidement, on ne pouvait toutefois s'attendre à ce que le monde gréco-romain abandonnât en masse le polythéisme pour embrasser la religion d'un petit peuple méprisé, à moins que cette religion ne lui parût un rejeton de son culte national.

Adapter le messianisme à l'hellénisme ; faire de l'Evangile une forme de religion acceptable pour le Grec, le Romain et le reste de l'humanité, ce fut la préoccupation d'un Juif, plus ou moins hellénisé, qui avait apporté dans son adhésion au christianisme la fougue d'une nature exubérante. Il se nommait Saul de Tarse. Voici comment Loisy explique l'origine de la révolu-

tiou que le nouveau venu introduisit dans l'Évangile prêché par les anciens bateliers du lac de Tibériade :

On sait, dit-il, que la philosophie judéo-alexandrine avait identifié le Dieu des Juifs au dieu des philosophes grecs. Partant de là, Philon avait, à son tour, identifié le Logos, suprême raison et Idées éternelles, à la Sagesse de l'Ancien Testament, qui assistait le Créateur dans toutes ses œuvres. L'abîme, que la philosophie hellénique percevait entre Dieu et le monde, se trouvait comblé par cette personnification demi-arbitraire, demi-réelle, qui reliait le monde à Dieu. Paul assigne hardiment cette place au Christ éternel, image du Dieu invisible, premier-né de toute créature, par qui et pour qui tout a été fait, en qui tout subsiste, le premier en tout dans le monde physique, pour l'amener à l'existence, et dans le monde moral, pour rétablir par sa mort et sa résurrection la paix au ciel et sur la terre¹.

Cette interprétation grecque du Messianisme et du Judaïsme donne son caractère distinctif au Christianisme. La déification de Jésus en devient le point culminant. Inaugurée par Paul de Tarse, elle est continuée par l'auteur du quatrième Évangile, par saint Justin, par Origène surtout, dont la théologie savante devait conquérir à la religion du Christ le suffrage des esprits cultivés de l'Orient hellénisé. A la fin du troisième siècle le travail de déification, nous apprend Loisy, était achevé. En somme le monde ne se trouvait doté que d'une forme nouvelle d'idolâtrie. On offrait à ses adorations un homme-Dieu ; mais cet homme n'était réellement pas Dieu ; il venait simplement d'être fait Dieu par la conscience de ses premiers adhérents. Sa divi-

1 — LOISY—*Autour d'un petit livre*, p. 125.—Les Italiens, auteurs du *Programme des modernistes*, écrivent de leur côté : « Les Grecs, qui étaient accoutumés à concevoir des relations mystérieuses entre la Divinité et les héros, avaient ouvert la voie à l'idée des rapports extrêmement particuliers entre le Père et le Christ jusqu'à l'identification de nature. » (*Programme...* p. 100) En vérité ! Jésus-Christ n'était donc pas plus pour les Grecs une folie qu'il n'était un scandale pour les Juifs ! Il faut croire que les modernistes ont un secret pour épurer saint Paul comme ils en ont un pour épurer saint Mathieu et saint Luc ! Deux pages plus loin, les mêmes écrivains voient dans le dogme de la Divinité de Jésus-Christ « l'expression intellectuelle d'un besoin profond de la conscience chrétienne désireuse de trouver à la fois dans le Christ l'homme qui a souffert pour elle et le Dieu qui, pour elle, a mérité. » On ne peut tout prévoir. Les modernistes sont les premiers à attribuer au concile de Nicée la consécration canonique de cette idée grecque de la déification du Logos appliquée à Jésus. Ont-ils prévu qu'en ce faisant les Pères de Nicée ont simplement créé une école de plus et renchéri sur Arius ? Arius sans doute substituait au Verbe des chrétiens le Logos de Platon, mais au moins il ne divinisait pas celui-ci.

nité n'était qu'une divinité d'emprunt ; et le Christianisme, comme religion, au lieu d'être un progrès, était un recul mauffeste par rapport au culte mosaïque, qui admettait au moins un mouothéisme rigoureux. Idolâtrie ! répondent les modernistes. Non pas ; car à la base de cette prétendue idolâtrie il y a le besoin du divin, auquel les fondateurs du Christianisme n'out fait qu'obéir en idéalissant leur maître jusqu'à la déification ; il y a la nécessité de rendre plus vivante, plus forte, plus expansive, une religion, qui était essentiellement la religion de l'esprit et du cœur, la religion de la confiance filiale des hommes à l'égard de Dieu leur Père.

Oui, la divinisatioa du Christ a été un principe éminemment vital pour le Christianisme, lequel a été à son tour une religion éminemment civilisatrice et bienfaisante. Gardons-nous d'en blâmer les auteurs ! En créant ce moyen efficace de propagande, ils ont singulièrement avancé les affaires du royaume de Dieu sur la terre ; ils ont été de vrais adorateurs et des apôtres dévorés du zèle de la maison du Seigneur. Est-ce leur faute si nous prenons à la lettre ce qui de leur part n'est qu'une œuvre d'idéalisation ? Est-ce leur faute, si nous transportons dans le domaine de la réalité historique ce qui doit rester dans le domaine de la foi ? Les idolâtres, c'est nous, nous les premiers chrétiens. Mais quoi ! il n'existe pas d'idole ; ou bien : tout est idole, puisque c'est la foi qui crée son objet comme, suivant la théorie darwinienne, c'est le besoin qui crée l'organe.

Telle est la stupéfiante transformation que les modernistes font subir à la personne et à l'œuvre de Jésus-Christ¹. Heureusement, comme tous les auteurs d'hérésie, ils apportent, dans l'affirmation de leurs dires, plus d'audace que de logique. Avec beaucoup de sagacité l'auteur de l'Encyclique découvre le défaut de la cuirasse en leur reprochant de parler et d'écrire, non en

1 — Stupéfiante, est bien le mot. On a pu sans témérité affirmer que Loisy parlait de Jésus moins respectueusement que ne faisait Renan. Le même Loisy contresignerait volontiers, j'imagine, la page où le rationaliste Reville écrit qu'en proclamant la Divinité du Christ, la théologie ne fit que consacrer un enthousiasme qui était loin d'être purement moral et religieux. C'était le culte populaire des héros, toujours avide d'apothéose, et qui, grâce à l'instabilité de la pensée théologique et aux contingences, put obtenir plus pour le Christ qu'il n'obtint jamais pour Confucius, le Bouddha, ou Mahomet, ou la Vierge.

historiens, mais en philosophes. Rien de plus exact. Si le principe d'agnosticisme est vrai, si tout fait, qui se présente à nous avec l'empreinte du doigt de Dieu, renferme simplement une *inconnue*, non vérifiable sur la Raison pure, j'accorde qu'il ne saurait être inséré dans la trame des réalités historiques, avant d'avoir été épuré de toute trace de surnaturel. De même, si la loi d'immanence ne souffre aucune exception, j'avoue qu'il faut bannir du domaine de l'histoire toute intervention d'un être supérieur à la conscience humaine. De plus, comme la conscience de tout homme va se développant peu à peu, j'avoue qu'il faut admettre une progression évolutive dans la formation du Christianisme, comme dans le reste des choses mondiales ; j'avoue notre complète impuissance à réfuter nos adversaires : nous ne pouvons nous appuyer ni sur les prodiges, ni sur les discours contenus dans les Évangiles ; car les Évangiles, dans cette hypothèse, ne racontent aucunement la vie de Jésus ; étant remplis de faits surhumains, ils sont une histoire subjective et non objective. Ils nous renseignent sur les créations de la foi ; ils reflètent les expériences de la conscience chrétienne aux premiers âges de notre ère ; ils nous apprennent, par exemple, comment, sous la pression d'un besoin intérieur du divin, ou sous la nécessité de rendre plus active la propagande de la Bonne Nouvelle, les premiers disciples de Jésus firent de leur Maître un Ressuscité, un Christ et un Dieu ; comment, pour rendre ces titres vraisemblables, ils lui attribuèrent nombre de faits merveilleux et de paroles savantes. Mais ce que fut en réalité l'existence de Jésus, ils l'obscurcissent plutôt ; et il faut tout le flair d'un critique moderne pour en découvrir les principales étapes sous cette végétation parasite de miracles, due à la poussée incoercible de la foi.

Oui, mais ce sont là des corollaires, non des preuves de l'agnosticisme et de l'immanence ; j'y vois une explication des origines de la religion chrétienne suivant les principes modernistes ; je n'y vois nullement une confirmation de ces mêmes principes. C'est pourquoi nous restons bien à l'aise pour adhérer à une explication et des principes contraires. Les preuves traditionnelles de la Divinité naturelle de Jésus ne s'en trouvent pas le moins du monde ébranlées. Ne nous laissons pas subjugué par l'étalage scientifique de nos adversaires, étalage qui n'est, en dernière analyse, que l'art de déformer les textes pour les plier à des principes

faux et aprioristiques. Grâce à Dieu, nous pouvons continuer à croire que les Évangélistes n'ont nullement prétendu noter leurs émotions et expériences religieuses, mais bien rapporter, en témoignages simples et véridiques, ce qu'ils avaient vu et entendu ; nous pouvons continuer à croire que Jésus de Nazareth n'a pas été ressuscité et divinisé par la foi de ses disciples, mais qu'il est bien ressuscité par ses propres forces ; que sa dignité divine est suffisamment démontrée par ses paroles et ses œuvres, et que l'humble Nazarethin n'a pas usurpé, en se faisant l'égal de Dieu sur terre. Nous pouvons continuer à penser que la foi des bateleurs galiléens, quelque intensité que nous lui supposions, n'aurait jamais réussi à convertir l'empire romain à la Divinité d'un crucifié, si cette Divinité n'avait été qu'un produit de leur conscience, exaltée par le besoin du divin et la commotion religieuse qu'avait déterminée en Israël un homme, nommé Jésus ¹.

Vive Dieu ! En dépit des trouvailles des Loisy, des Leroy, des Tyrrell, trouvailles qui ne sont après tout qu'une refonte de celles d'un Renan, en dépit de ce que ces Messieurs pensent et disent de Jésus, nous pouvons, sans crainte d'adhérer à une chimère, répéter la solennelle profession de foi du fils de Jonas au pied du grand Hermon. Oui, nous pouvons, avec tout l'amour et toute la vénération dont nous sommes capables, redire à Jésus la parole immortelle : « *Tu es Filius Dei vivi*, Vous êtes le Fils du Dieu vivant ! » Fils du Dieu vivant ! Il l'était hier, il l'est aujourd'hui, il le sera demain, il le sera éternellement ! Le blasphème moderniste passera comme ont passé les blasphèmes arien, nestorien, calviniste, voltairien ; la confession de Pierre ne passera pas !

1 — Comment Loisy peut-il tranquillement avancer que la divinité naturelle de Jésus n'est pas une réalité vérifiable et directement attestée par les documents de l'histoire ? Ce ne sont pas les quelques divergences qu'on remarque entre les différents narrateurs de la Résurrection qui peuvent légitimer une telle conclusion, ce sont les principes modernistes. Rappelons-nous que par le mot « histoire » Loisy entend un récit épuré de tout vestige surnaturel. Rappelons-nous qu'il tient pour indémontrable et invérifiable l'existence de tout objet qui n'est pas compréhensible, de toute vérité qui n'a pas son germe en nous, qui n'est pas autonome, qui ne vient pas de nous par voie d'immanence.

COMMENT LES PRINCIPES MODERNISTES RÉDUISENT À NÉANT LA
VALEUR DES SAINTES ÉCRITURES, DE LA TRADITION
ET DU DOGME.

Fort de son triple principe d'*agnosticisme*, d'*immanence*, d'*évolution*, le théologien moderniste, nous l'avons vu, ne reconnaît en Jésus-Christ lui-même qu'un homme « dont la conscience, à l'instar de toute conscience humaine, est allée se formant peu à peu ; » il répudie les applications faites du dehors ; il déclare controvérsée toute vérité, qui serait communiquée directement par Dieu à un mortel quelconque ; « il demande du temps pour le développement des germes, ainsi qu'une série changeante de circonstances ; » (Encyclique) il plie impitoyablement l'histoire aux exigences de sa triple loi, l'émondant de toute apparence de surnaturel, comme d'une végétation parasitaire, dût-il pour cela en faire un squelette informe et méconnaissable. Il est entendu, dans le monde moderniste, que le texte biblique, tel qu'il se présente à nous, ne reflète dans ses parties historiques que les créations de la foi, transfigurant ou défigurant plus ou moins la réalité des faits, et dans ses parties apocalyptiques que les expériences religieuses des Prophètes. Or, l'expérience ne roulant jamais que sur le présent, l'écrivain « a bien pu vivre sous la forme du présent les choses passées qu'il a fait renaître par le souvenir en sa mémoire, et celles de l'avenir, qu'il a anticipées par sa faculté de prévision ; » mais il n'a pu émettre des prédictions proprement dites ; il n'a pu annoncer des événements futurs, dont il ne portait en lui-même aucune connaissance expérimentale. Il faut traiter les prophéties d'un Isaïe, d'un Ezéchiel, d'un Daniel, à peu près comme nous traitons le défilé des héros romains qu'Anchise fait passer sous les yeux de son fils au VI^e livre de

l'Enéïde. Il faut les regarder comme les produits de la foi ou de l'imagination créatrice des écrivains ; il faut en tous les cas les élaguer sans pitié du domaine de l'histoire, et reconstruire celle-ci patiemment au moyen de ce flair que donne la philosophie de l'agnosticisme et de l'immanence, flair, qui doit infailliblement distinguer l'élément humain de l'élément de foi.

Le contenu des livres bibliques ainsi épuré, reste à déterminer l'ordre et la date de leur composition. Rien de moins compliqué, du moment qu'on garde pour fil conducteur la loi d'immanence. Puisque, suivant cette loi, tout procède de la puissance vitale, les faits les plus extraordinaires ne sont eux-mêmes qu'une émanation de vie ; ils se produisent non par aucune intervention d'en haut, mais sous l'aiguillon d'un *besoin* intérieur. Nul fait qui puisse anticiper sur le besoin : ce serait un fait sans cause. Logiquement donc, tout fait est conséquent au besoin et lui est postérieur historiquement. Malheur aux documents sacrés s'ils intervertissent cet ordre ! Le critique moderniste les déclare faux. Pour rétablir l'enchaînement, il imite ces travailleurs qui remuent les débris de Palmyre et de Ninive ; il fouille les documents, que nous possédons, scripturaires ou autres ; il en extrait la liste des besoins successifs par où a passé la communauté religieuse ; « il échelonne sur la route des âges la liste correspondante des faits. La date des besoins, auxquels la communauté religieuse a été soumise, détermine la date des faits, et, par voie de corollaire, l'ordre de la narration ». (Encyclique).

Ainsi, comme les fondements ninivites réapparaissent au jour sous le pic des archéologues, la substance, l'ordre, la date de la narration primitive, toujours très brève¹, sont remis en lumière par le travail de déblaiement qu'accomplit le critique. En suivant la même méthode on rétablit avec non moins de bonheur l'ordre des adjonctions, profanes ou sacrées, qui ont été faites au texte original par suite de l'évolution de la foi et d'une évolution parallèle de la vie. De ces adjonctions les érudits modernistes écrivent l'histoire

et si imperturbablement, note ironiquement l'Encyclique, que vous diriez qu'ils ont vu de leurs yeux les écrivains à l'œuvre, alors que le long des âges

1 — Toujours très brève. Je le crois bien, après l'épuration que lui fait subir l'historien novateur.

ils travaillaient à amplifier les Livres Saints. La critique textuelle vient à la rescousse : pour confirmer cette histoire du texte sacré, ils s'évertuent à montrer que tel fait, que telle parole n'y est point à sa place, ajoutant d'autres critiques du même acabit. Vous croiriez, en vérité, qu'ils se sont construits certains types de narration et de discours, sur lesquels ils jugent ce qui est ou ce qui n'est pas déplacé.....

Le Pape ajoute : « Du commencement à la fin, n'est-ce pas l'a-priori ? » Il répond : « Sans contredit ». Mais un jugement tombé de si haut ne désarme pas nos autogouistes. A leurs yeux la Bible n'en reste pas moins un ouvrage humain, écrit pour les hommes et par des hommes, qui ont pu être inspirés en ce sens qu'ils ont éprouvé un besoin particulièrement intense de communiquer leur foi, mais qui n'ont jamais pu faire part que de leurs expériences personnelles, non d'une vérité venue d'en haut.

A certaines époques d'ailleurs l'esprit prophétique semble avoir soufflé avec une spéciale violence. Telle la période d'enfance du Christianisme. Mais il ne faut voir dans ce phénomène anormal qu'une suite de la commotion religieuse déterminée par le passage de Jésus et une nécessité de propagande de la part des prédicateurs de l'Évangile. Ainsi parle le moderniste radical, qui n'admet pas de Révélation proprement dite, et qui étend l'inspiration divine aussi bien aux architectes de Notre-Dame de Paris qu'aux auteurs de la Bible¹. Ce n'est pas l'avis, nous l'avons vu, de G. Tyrrell, lequel veut une révélation par voie d'immanence sans doute, mais une révélation, qui serait la création inspirée et spontanée de l'Esprit Saint, non l'œuvre de la réflexion et des inférences² d'entendement. Il l'appelle une *vision prophétique* et la définit :

la *constructio* du monde surnaturel et de ce monde-ci sous son aspect surnaturel, qui est postulée et impliquée par la vie chrétienne et l'esprit chrétien.

1 — « La Tradition n'a naturellement pas plus de valeur que la Bible. Le moderniste la définit : la communication faite à d'autres de quelque expérience originale, par l'organe de la prédication et moyennant la formule intellectuelle, laquelle possède une vertu suggestive, réveillant le sentiment religieux assoupi chez le croyant ou lui facilitant la réitération des espérances déjà faites ; engendrant chez les non croyants le sentiment religieux et les amenant aux expériences qu'on désire. Ainsi, par écrit ou transmission orale l'expérience religieuse se propage à travers les différents peuples et les multiples générations humaines. Tantôt elle prend racine et s'implante ; tantôt languit ou s'éteint. A cette preuve on reconnaît la vérité d'une religion — si une religion vit, c'est qu'elle est vraie » (Encyclique).

tion.... C'est à la lumière et sous la direction de cette vision prophétique que la vie chrétienne est vécue.... Le vérité religieuse d'une telle révélation ou manifestation prophétique consiste dans son adéquation comme représentation inspirée, quoique incontestablement symbolique, avec l'ordre de la réalité surnaturelle, et aussi, en second lieu, dans son efficacité subséquente à façonner et à diriger notre vie spirituelle en l'harmonisant avec cet ordre surnaturel ¹.

Le langage est plus mystique que celui de Loisy : la pensée ne vaut guère mieux. Remarquons d'abord qu'une révélation ainsi définie s'adresse bien plus à la volonté qu'à l'intelligence, qu'elle a un but pratique et nullement spéculatif, qu'elle est stimulant plutôt que lumière, qu'elle doit être génératrice de charité et d'espérance plus que de foi, qu'elle tend à accroître en nous les forces affectives, plus qu'à courber notre esprit sous l'autorité divine. En ceci elle est bien moderniste.

La Révélation chrétienne, poursuit Tyrrell, est aussi stable, aussi immuable que les forces spirituelles d'amour, humaines et divines, qui étaient hier, qui sont aujourd'hui et qui seront demain toujours les mêmes.

Stabilité illusoire ! La force d'amour est toujours la même, sans doute, en ce sens qu'elle n'est pas force d'intelligence, par exemple ; mais elle ne se manifeste de la même façon chez personne. Non, non, ce n'est pas sur les sables mouvants de la sensibilité que l'Eglise a bâti l'immutabilité de son dogme révélé : c'est sur le roc inébranlable de la vérité incréée.

D'ailleurs Tyrrell détruit d'une main ce qu'il construit de l'autre. Nous avons déjà noté l'étrange dissociation qu'établissent nos modernistes entre l'émotion religieuse, objet direct de la Révélation, et sa représentation intellectuelle au moyen de formules verbales. Eh bien ! quelle valeur d'inspiration Tyrrell attribue-t-il à ces sortes de formules ? Oh ! une valeur plus que médiocre. Ne sont-elles pas dérivées, la plupart, d'une accumulation séculaire de préjugés et de superstitions ? Loin de représenter adéquatement l'œuvre de l'Esprit, elles sont plutôt une erreur dans l'esprit de l'écrivain sacré, comme est une erreur la personnification de la tempête et de la foudre faite par l'imagination naïve d'un sauvage ou d'un poète épique. Il est vrai,

1 — Voir *Revue pratique d'apologétique* 15 juillet 1907.

dans la description du poète, derrière toute cette armée de naïades et de tritons dont il nous retrace les nuisibles colères, nous découvrons une réalité, un effroyable déchaînement des vents et des flots. De même, quand ouvrant le quatrième Evangile nous sommes tout à coup transportés dans les hauteurs inaccessibles de la Divinité et que nous entendons les noms de Verbe, de Dieu, d'Eternel appliqués à Jésus, nous reconnaissons, sous ce luxe d'images, une commotion extraordinaire par où a dû passer l'écrivain en présence du Fils de Marie. Evidemment, de son commerce avec Jésus Jean avait gardé une impression sans pareille : il lui avait semblé approcher de Dieu lui-même ; et il n'avait cru pouvoir mieux enregistrer son émotion qu'en la représentant par la plus haute notion dont son esprit fût meublé. Pour conserver une impression semblable, Mathieu et Luc avaient adopté les formules de Messie et de Fils de Dieu ; Paul plus tard adoptera le terme de second Adam ; Jean adopte, lui, le terme de *Logos* ou *Verbe* ; autant d'énoncés qui doivent leur origine à la catégorie particulière de notions philosophiques dont l'intellect de chaque évangéliste se trouvait imprégné. Ces énoncés Tyrrell les appelle *prophétiques*, insinuant par là, semble-t-il, qu'ils ont surgi dans la mémoire sous la spontanéité d'une exaltation due elle-même à la force de l'Esprit opérant au fond de la conscience du prophète. N'empêche que de pareils énoncés ne participent à la valeur de la Révélation que dans la mesure où ils fixent l'impulsion religieuse imprimée à la sensibilité de l'auteur sacré. Considérés dans leur forme intellectuelle et verbale, non seulement ils ne portent pas le sceau de l'Esprit, mais ils sont faux ; car ils se composent de termes, de jugements, de catégories empruntés soit à des superstitions populaires, soit à des philosophies païennes ; tels les énoncés du début de l'Evangile de saint Jean, qui sont manifestement tirés de la philosophie judéo-alexandrine, où dominait la conception du *Logos*, comme créateur et ordonnateur des mondes.

Vénérons ce langage ; car il est le premier effort pour enregistrer les opérations de l'Esprit au fond des consciences ; il est le balbutiement de la foi.

Mais le prendre comme une base divinement garantie, y voir quelque chose comme des théorèmes, d'où l'on tirerait des corollaires dans l'explication des vérités révélées ; de ces énoncés prophétiques extraire des symboles de foi, échafauder sur eux des systèmes théologiques, c'est se méprendre, c'est

vouloir une soi-disant science, commandée par un critère non scientifique. C'est faire cette énormité hybride, qui se nomme la théologie dogmatique, née du désir de faire passer l'autorité infailible de Dieu à des systèmes humains, à des spéculations purement scientifiques, née du prurit de concevoir la foi comme une orthodoxie théologique ; c'est favoriser cette perversion, qui fait que la foi est aujourd'hui un assentiment intellectuel à cette théologie révélée, comme dérivant directement de l'intellect divin ; elle n'est plus l'adhésion de l'homme tout entier, cœur, intelligence, âme, à l'esprit, qui est en lui.

A qui en a donc notre farouche polémiste ? Où a-t-il rencontré les théologiens qui ont prétendu transformer en matière de foi leurs propres spéculations scientifiques ? Où a-t-il vu les Docteurs qui, tout en affirmant la valeur doctrinale des définitions conciliaires, ont voulu lier notre esprit aux systèmes philosophiques en fonction desquels ces définitions ont pu être énoncées ? Coupons court immédiatement à une peu loyale diversion. Ce que l'hérésiarque a rencontré, c'est simplement le refus catégorique des savants catholiques de reconnaître avec lui « la diversité générique des énoncés prophétiques et des énoncés théologiques, diversité qui empêcherait de souder l'une à l'autre la révélation et la théologie en un seul système ». Ce n'est pas que la proposition ne puisse s'entendre en un sens orthodoxe ; mais les théologiens soumis au Pape connaissent trop bien la phraséologie fuyante de leurs adversaires pour ne pas y flairer un piège. Sans confondre révélation et théologie en un seul système les Docteurs catholiques reconnaissent, même sous le style imagé et parabolique de certains passages bibliques, un fait ou une vérité garantie par l'autorité divine ! Ils soutiennent qu'en coulant ce fait ou cette vérité dans des formules plus précises et plus scientifiques papes, conciles et théologiens eux-mêmes sont dans leur droit, qu'ils mettent simplement en relief ce qui était substantiellement contenu dans le texte inspiré ; qu'ils peuvent, en toute sécurité, imposer des vérités ainsi expliquées à la croyance explicite des fidèles. Ils les imposent d'ailleurs, non en vertu de la justesse du système philosophique, dont on pourrait découvrir les traces et les termes dans leurs énoncés, mais en vertu du témoignage divin dont ils se portent garants à leur tour. Que Tyrrell se tranquillise ! Il peut réciter dévotement l'article du symbole des Apôtres qui affirme la descente de l'âme de Jésus-Christ aux enfers, sans admettre l'hypothèse cosmologique, qui place les limbes au centre de la terre ; mais il ne peut réciter l'article qui affirme la résurrection de Jésus au bout de trois jours tout en

admettant que le Fils de Marie n'a été ressuscité que par la foi des apôtres ; car, dans le premier cas, c'est simplement un supposé scientifique auquel il refuse d'adhérer ; dans le second cas c'est le fait révélé qu'il nie ¹.

Il est vrai, Tyrrell se montre moins rationaliste et moins évolutionniste que Loisy et les novateurs d'au-delà les Alpes. Pour ceux-ci, nous nous le rappelons, le Christianisme n'est qu'une forme religieuse, vague et imprécise : il n'est que le *Message évangélique*, qui, ne pouvant vivre et se répandre dans sa simplicité spirituelle (attente d'un meilleur règne de justice terrestre), a évolué lentement vers des formes concrètes de la pensée, vers des formules théologiques, d'où l'on peut tirer une direction pour le sentiment initial ². Le fondateur de la dogmatique, selon Loisy serait saint Paul :

L'apôtre saint Paul, qui a rendu à la religion chrétienne ce service éminent de la détacher du judaïsme, qui a présenté le royaume de Dieu comme un fait accompli dans la Rédemption opérée par Christ, qui a conçu l'Evangile comme l'esprit de la loi, a jeté ainsi les bases du dogme chrétien ; ce dogme rudimentaire est devenu la science touffue que nous connaissons par le besoin de mettre constamment en harmonie *l'expérience de la foi* avec

1 — C'est un plan stratégique bien arrêté, semble-t-il, chez nos adversaires de confondre les définitions de foi avec les dissertations des théologiens. Ils se récrient à la simple pensée d'être obligés d'adhérer à toutes les hypothèses de la philosophie néoplatonicienne, s'ils prennent les articles du symbole *Quicumque* au sens où l'Eglise les entend ; de même ils font semblant de croire qu'en les invitant à considérer les décisions du Concile de Trente comme décisions de foi on leur impose toutes les théories de la scolastique. C'est de la pure tartuferie ! Il n'est pas un moderniste qui ne sache à quoi s'en tenir sur cette question. Non, jamais aucun pape n'a songé à donner aux dissertations qui remplissent les in-folios des théologiens la valeur d'une science révélée. En affirmant que Dieu est un en trois personnes, que le Verbe est une seule personne en deux natures, que l'âme est la forme du corps, etc., les conciles nous laissent parfaitement libres de penser ce que nous voulons de l'essence et de l'existence, de la puissance et de l'acte, de la matière et de la forme. Pour n'être pas canonisées cependant, les spéculations des théologiens ne méritent pas le mépris dont Tyrrell s'efforce de les flétrir. Elles sont un louable effort de l'esprit humain pour se justifier sa foi et s'en expliquer l'objet dans la mesure du possible. Leur base d'argumentation est solide, puisque c'est l'Écriture Sainte éclairée par les décisions de l'Eglise. Parfois même leurs conclusions sont adoptées par le magistère ecclésiastique et promulguées comme définitions de foi. Ne fut-ce pas le cas dans la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception ?

2 — Voir le *Programme des Modernistes*, pp. 93-95.

la mentalité du temps, l'esprit religieux immuable, avec les expressions de la pensée variable : (*Programme des Modernistes*, p. 106).

C'est ainsi que la scolastique est précisément l'expression intellectuelle de l'expérience chrétienne vécue de nouveau selon les exigences spirituelles du bas moyen âge. Et c'est la raison pour laquelle la papauté s'y est attachée à elle avec une opiniâtreté digne d'une meilleure cause, jusqu'à la canonisation qui en a été faite à Trente¹ ; elle a senti instinctivement, dans la scolastique, l'apologétique la plus active, quoique mieux déguisée, de cette période de temps, durant laquelle elle a resplendi dans la plénitude de son autorité, irrémédiablement perdue depuis..... (*Programme*, *ibid.*)

Mais il est clair que, soit par son fond philosophique, soit par sa structure verbale, la scolastique reste complètement en dehors de l'enseignement primitif de Jésus et de ses disciples immédiats ! Allez donc rattacher la Somme de saint Thomas ou les définitions du Concile de Trente à la *Parousie* (attente du royaume de Dieu) qui formait la substance du Message évangélique ! L'aberration ne serait pas moins grande de vouloir imposer à des cerveaux du vingtième siècle les jugements et les catégories qui meublèrent ceux du treizième ! Laissons donc « l'expérience religieuse s'acheminer lentement vers une nouvelle définition d'elle-même ». (Loisy)².

A l'encontre de ce radicalisme évolutionniste Tyrrell maintient un *dépôt de la foi*, une révélation apostolique, que l'Eglise a pour mission de protéger³. Il admet un *noyau révélé*, dont les formules seraient l'enveloppe. Ce noyau, c'est la part qui revient à Dieu et porte le sceau de l'Esprit ; l'enveloppe, c'est la part qui revient aux hommes et n'a pas d'autre valeur qu'une valeur humaine.

1 — Toujours cette confusion voulue entre la théologie et l'objet proposé à notre foi

2 — Il ne faudrait pas conclure de ce langage que les modernistes rejettent le dogme. Non ! Les modernistes ne rejettent rien, mais ils transposent tout. A leurs yeux le dogme est un rejeton de la foi, comme l'Eglise, le culte, les Livres Saints. « Il naît du besoin qu'éprouve le croyant de travailler sur sa pensée religieuse, en vue d'éclairer de plus en plus et sa propre conscience et celle des autres... Ce travail n'est pas d'ordre rationnel et logique, il est entièrement commandé par les circonstances : il est *vital*. Il arrive ainsi qu'autour de la formule primitive naissent peu à peu des formules secondaires : organisées par la suite en corps de doctrines, ou pour parler avec eux, en constructions doctrinales, sanctionnées en outre par le magistère public, comme répondant à la *conscience commune*, elles recevront le nom de dogme, duquel il faut distinguer avec soin les pures spéculations théologiques ». (Encyclique). On verra plus loin, mais on peut le conclure tout de suite, qu'un dogme ainsi défini répugne à l'immutabilité.

3 — Nous verrons plus loin de quelle singulière façon.

Ici, Tyrrell rentre dans le rang de ses chers modernistes. Ce qu'il y a de divin pour lui dans le *noyau révélé*, ce n'est pas une affirmation, d'où l'on puisse conclure rien de doctrinal, c'est le fait de conscience ou de subconscience, c'est l'expérience et le sentiment de Dieu. Tyrrell, avec ses allures de piétiste, n'est pas moins immanentiste et symboliste que n'importe lequel de ses confrères en modernisme.

Pour lui, comme pour eux la définition dogmatique n'est qu'un *symbole* et qu'un *instrument*, « symbole au regard de l'objet de foi, qu'il voile et dévoile, en même temps qu'il fait effort pour l'exprimer, sans y parvenir jamais, instrument par rapport au sujet, dont il seconde la foi sans l'entraver. » (Encyclique).

Retenez le mot sans l'entraver. Or quelle qualité première doit avoir un instrument pour n'être pas une entrave ? La souplesse. Il doit s'adapter à la main de l'ouvrier et suivre docilement tous ses mouvements. Ainsi des formules dogmatiques, soit primitives, soit secondaires. Pour secondar la foi du croyant, pour rester des formules religieuses, et non devenir des phrases inertes et froides, il faut d'une part qu'elles s'assouplissent aux habitudes mentales du croyant, et d'autre part, qu'elles continuent à être pénétrées de la vie du sentiment. Une foi qui ne serait pas vécue ne serait qu'un simulacre de foi. Mais la vie est mouvement. Sous peine de devenir cadavre, elle doit s'adapter aux conditions ambiantes, aux circonstances de temps et de lieu. Dans la lutte des religions, il en est comme dans la lutte des espèces : les mieux adaptées seules survivent et progressent.

Qu'on conserve ou qu'on modifie les vieilles formules, une chose reste indispensable, c'est que le sentiment se les assimile vitalement.

La formule primitive demande à être acceptée et sanctionnée par le cœur ; le travail subséquent, où s'engendrent les formules secondaires, à être fait sous la pression du cœur. C'est en cette vue surtout, c'est-à-dire afin d'être et de rester vivantes qu'il est nécessaire qu'elles soient et restent assorties et au croyant et à sa foi. Le jour où cette adaptation viendrait à cesser, ce jour-là elles se videraient du même coup de leur contenu primitif ; il n'y aurait d'autre parti à prendre que de les changer. (Encyclique) ¹.

1 — Ailleurs, l'Encyclique, après nous avoir expliqué que la foi prit naissance dans la nature et vie de l'homme, nous montre comment elle se développe (toujours au sens moderniste, bien entendu). La foi, obscure dans sa forme primitive, progressa, non par adjonctions de nouvelles formes venues du dehors et purement adventices, mais par pénétration croissante du sentiment religieux dans la conscience. Ce progrès fut de deux sortes : *negatif*,

Ce que les modernistes demandent aux formules c'est d'être aliment de vie. Elles ne le seront qu'autant que le croyant pourra en quelque sorte les digérer et se les incorporer, qu'autant qu'il pourra les penser et les vivre avec les habitudes mentales et la poussée de vie propre à son siècle¹. Pas plus qu'on ne digère avec les cellules stomacales du voisin, on ne saurait vivre un formulaire de foi avec la mentalité d'un siècle passé. Impossible d'ailleurs de plier sa conscience et son esprit aux formules, même approuvées et sanctionnées par un prétendu magistère infailible. Ce sont les formules qui doivent être pliées au tempérament du fidèle ou être rejetées comme aliment non assimilable.

Venons nous instruire aux sources du Christianisme. Ce qui a fait que les premiers disciples ont été des hommes inspirés, des hommes éminemment religieux, des apôtres en un mot, puissants, comme leur Maître, en parole et en œuvre, c'est, non qu'ils ont été de profonds et subtils théologiens, mais qu'ils ont expérimenté au fond de leur être Dieu manifesté en Jésus; c'est qu'ils ont senti le Christ comme répondant souverainement aux aspirations et aux besoins de leur âme. C'est dans ce sentiment exceptionnellement véhément qu'a résidé leur force; c'est à ce sentiment qu'ils ont dû d'imprimer au monde cette impulsion vigoureuse, cet élan vers l'idéal, qui a refoulé le paganisme et créé le Christianisme. Il est vrai, la violence du sentiment religieux en a porté quelques-uns à outrer la dignité de Jésus, à l'exalter jusqu'à la déification. Ne leur en veillons pas. Ces conceptions mythologiques ont eu leur utilité! En même temps

par élimination de tout élément étranger, tel que le sentiment familial ou national; positif, par solidarité avec le perfectionnement intellectuel et moral de l'homme, ce perfectionnement ayant pour effet d'élargir et d'éclairer de plus en plus la notion du divin, en même temps que d'élever et d'affiner le sentiment religieux. Qui dit progrès, dit mutabilité! Aussi, « évoluer et changer, non seulement le dogme le peut, mais il le doit ». Les contradictions peuvent même être un de ses éléments. Les contradictions! La logique vitale les accepte, et la vérité symbolique n'y répugne pas: est-ce qu'il ne s'agit pas de l'infini? Est-ce que l'infini n'a pas d'infinis aspects? Est-ce que le croyant d'autre part ne passe pas sous des conditions très diverses? Les modernistes tiennent tant et si bien à soutenir et à défendre les contradictions, qu'ils ne reculent pas devant cette déclaration que le plus bel hommage à rendre à l'infini, c'est encore d'en faire l'objet de propositions contradictoires. (Encyclique).

1 — L'Eglise et la société, disent nos adversaires, ne peuvent se rencontrer sur la base de la mentalité qui était celle du Concile de Trente; elles ne sauraient se comprendre avec la langue du moyen âge. Avec la langue, passe! mais avec la doctrine, certainement si!.....

qu'elles ont traduit sa véhémence, elles ont soutenu le sentiment ; elles ont contribué à le répandre ; elles ont eu leur rôle. Mais ce rôle est fini ! L'erreur serait capitale de vouloir nous obliger, nous, esprits du vingtième siècle, à expérimenter le divin comme on l'expérimenta au moyen âge, à le fixer en notre mémoire avec les formes que l'expérience religieuse revêtit autrefois. Ce serait vouloir nous faire vivre avec l'âme de nos aïeux. Si nous conservons les mêmes formules, encore faut-il les entendre dans un sens conforme à notre mentalité. Le principal pour nous, chrétiens du vingtième siècle, ainsi que pour les apôtres fondateurs de notre religion, c'est, sous les légendes évangéliques, de sentir le Christ comme répondant souverainement à notre besoin du divin.

Pour en arriver là, faut-il briser l'enveloppe de formules mythologiques, qui pour nous, du moins, altèrent le contenu primitif de la religion chrétienne, n'hésitons pas, brisons-la.

Est-ce que notre religion, qui est le pur esprit d'attente du règne divin de la justice finalement triomphante, n'est pas susceptible de revêtir toutes les formes qui naissent des postulats idéalistes ? Étes-vous bien sûr, s'écrie Loisy, que la fol ne saurait subsister sous l'enveloppe mythologique, dont les premières générations chrétiennes l'ont revêtue, et qui compromet maintenant la religion plus qu'elle ne la sert ?¹

1 — Loisy. *Quelques Lettres*, p. 188. Dans une autre page du même pamphlet nous lisons ceci : « Les grands dogmes chrétiens sont des poèmes semi-métaphysiques où un philosophe superficiel pourrait ne voir qu'une mythologie un peu abstraite. Ils ont servi à garder l'idéal chrétien : c'est ce qui fait leur mérite. En tant que définition scientifique de la religion, ce qu'ils ont voulu être, (ils ont voulu être une définition tout court de la vérité révélée), ils se trouvent nécessairement arriérés dans le temps présent, étant, par rapport à la science d'aujourd'hui, des œuvres d'ignorance (non, puisqu'ils ne sont pas œuvre scientifique). Toute l'économie théologique de la Rédemption, dont il ne semble pas que Jésus lui-même ait eu la moindre idée, nous apparaît comme artificielle et fictive : *symbole suranné*, qui nous cacherait maintenant plutôt qu'il nous révèlerait les vérités qu'il a eu pour objet de signifier. » (26^e Lettre). Tyrrell de son côté décrit ainsi le *Credo* qu'il rêve : Dans l'état de choses idéal, dont nous pouvons approcher chaque jour davantage, il faudrait avoir un *Credo* vivant et croissant, un ensemble de dogmes et de mystères qui refléterait et incarnerait la croissance, le développement spirituel de la communauté : il serait un, non par la cohérence logique d'un système, non d'après la valeur littérale de ses propositions et de ses articles, mais par la cohésion des manifestations diverses d'un même esprit ; ce serait un *Credo* vivant et flexible qui représenterait les besoins spirituels de la masse, les besoins passés des plus avancés, les besoins futurs des plus retardataires. (Cité par J. Lebreton—*Revue pratique d'apologétique*, tome 4, p. 546.

Oh ! l'hypocrite langage ! ce souci de servir la religion en l'épurant de ses éléments périssables et légendaires, nous savons ce qu'il dissimule ! La démangeaison de se débarrasser de tout texte inspiré, de toute tradition, de tout formulaire dogmatique, en un mot de tout contrôle ; le désir d'ériger son propre sens en arbitre souverain du bien et du mal, du vrai et du faux, du juste et de l'injuste. En dehors de ce que nos modernistes nomment l'enveloppe *mythologique* ou *prophétique* de la religion, que reste-t-il ? L'émotion, l'expérience intime de Dieu. Ce n'est pas gênant¹. Mais ce qui devrait être gênant pour les novateurs, c'est la violente dislocation qu'ils font subir au vocabulaire, c'est cette fantastique dissociation qu'ils ont dû imaginer, pour arriver à leur but, entre l'objet révélé et sa représentation intellectuelle ou verbale. Je dis fantastique. Car il ne s'agit pas, nous l'avons constaté maintes fois, de distinguer entre une image métaphorique et la chose représentée par elle. Non ! il s'agit de voir sous les mots autre chose que ce qu'ils signifient pour le commun des hommes. Sous la phrase suivante, par exemple : *Et verbum caro factum est*, il s'agit de découvrir quel est l'objet révélé ! N'allez pas dire que la chose est fort simple, et que l'objet révélé c'est le fait de l'Incarnation du Verbe. Nenni ! Ceci, c'est ce que signifient naturellement les mots ; mais, comme ils constituent une formule dogmatique, comme ils prétendent rapporter une vérité révélée, et que l'Esprit Saint n'a pu inspirer un fait aussi brutal, il faut faire crédit de la formule à l'Évangéliste qui l'a constituée avec les notions en vogue dans son milieu, et qui serait fautive, si on la prenait littéralement ; puis il faut découvrir à côté du sens obvie l'œuvre de l'Esprit révélateur (laquelle est toujours une émotion, un sentiment, une impulsion). Or, n'en déplaise à Tyrrell et à ses confrères, la représentation de la réalité surnaturelle est nulle, elle est même une hideuse contrefaçon, si les matériaux qui la composent ont une signification différente de l'objet révélé. Car, enfin ces matériaux (mots, phrases, jugements)

1 — Je comprends que Tyrrell, grâce à ses théories, pût rassurer quiconque lui exposait ses doutes. Un doute est un malaise de conscience ; il suppose que la formule dogmatique est mal adaptée au sentiment du croyant. Dès lors celui-ci n'a pas à s'inquiéter de la forme extérieure du dogme : qu'il se contente du sens moral ou autre, qui s'adapte seul à son état d'âme, et qui seul est propre à activer sa vie religieuse dans la voie où il se trouve engagé.

sont les véhicules d'idées, de croyances, d'opinions scientifiques ou autres. Un écrivain qui sait que ces idées, ces croyances, ces opinions sont fausses, et qui se sert quand même des matériaux où elles sont enfermées, est tout simplement un artisan d'erreur et de mensonge. Si saint Jean, pour construire sa vision prophétique, pour exalter Jésus, a eu recours à des matériaux dérivés d'une philosophie païenne, il a sciemment trompé la postérité, il a édifié une idole nouvelle, il a fait passer un homme pour un Dieu¹. Toutes les subtilités modernistes sont impuissantes à le laver d'un pareil méfait. Mais qu'importe à nos audacieux hérésiarques ! La réputation de l'Évangéliste ne leur tient guère à cœur. Ce qu'ils veulent c'est précisément affirmer qu'il a élevé une construction sans fondement, à laquelle l'historien n'est pas obligé de donner son assentiment, qu'il peut même renverser de fond en comble, si telle est son envie, quitte à permettre à la foi d'aller chercher sous ces vénérables débris je ne sais quel vestige de révélation immanente et subjective . . .

Le critique moderniste est vraiment trop fin ! Il perdrait peut-être en finesse, mais il gagnerait en loyauté, s'il avouait tout uniment qu'il ne reconnaît aucune autorité au-dessus de celle de sa propre raison !

1 — Avec les modernistes, plus encore qu'avec les protestants, non seulement il est devenu impossible de dire le sens qu'a un dogme particulier ; mais il est devenu très difficile de dire le sens qu'il n'a pas ; car à peine pourrait-on imaginer une interprétation que l'ingéniosité ne puisse lui donner. Qu'arriverait-il, nous avons le droit de le demander, si en justice un témoin se permettait ce libre usage des mots que l'on tolère dans quelque une des sphères religieuses les plus élevées ? (Paroles tirées du *Hibbert Journal*, octobre 1906, citées par M. J. Lebreton—*Études*, nov. 1907.)

Les mots sont lourds d'idées, les phrases sont lourdes de pensées, de souvenirs, de faits, que des générations entières y ont insérés. Si l'on ne veut ni de ces idées, ni de ces faits, qu'on n'emploie pas les mots. Étrange conduite des modernistes ! Ne voulant pas déclarer le dogme catholique un simple ramassis d'erreurs, ils se font de ses formules autant d'écrans qui leur interceptent la lumière surnaturelle. C'est au point qu'ils se voient ensuite forcés d'écarter les écrans pour arriver jusqu'à la réalité révélée.

Triste destinée que la leur ! Passer son temps à créer puis à défaire des obstacles !

V

COMMENT LE MODERNISME DÉMOLIT L'ÉGLISE

L'autorité divine de la Bible, de la Tradition, du Dogme étant détruite, reste à renverser l'autorité sociale de l'Eglise ; à quoi nos modernistes s'appliquent avec un acharnement d'autant plus âpre que cette dernière autorité a des effets plus immédiats et plus pratiques. Leur instrument de démolition est toujours leur philosophie d'*Agnosticisme*, d'*Immanence* et d'*Evolution*. Ecoutez les novateurs italiens :

La conception de l'Eglise, œuvre du Logos, domaine fermé à l'action des lois qui régissent l'évolution des collectivités humaines, a été pendant de longs siècles le postulat de l'histoire catholique..... La critique historique a débarrassé inexorablement notre esprit de ces idées préconçues. Le Christianisme, pour le critique, est un fait, comme tous les autres, soumis aux mêmes lois de développement, influencé par les mêmes causes politiques, juridiques et économiques, susceptibles des mêmes variations. Sa nature de fait religieux ne lui ôte pas ses autres qualités, communes à tout événement historique, où s'exprime l'activité spirituelle des hommes ¹.

S'il n'entra jamais dans l'esprit de Jésus d'enseigner un corps de doctrine, ni de promulguer aucune loi, ni d'inventer aucun rite et sacrement, comment lui serait-il venu à l'idée de fonder une hiérarchie, gardienne d'une doctrine, d'une loi, d'une liturgie ? Tout au plus peut-on avancer que Jésus a été l'initiateur du mouvement d'où l'Eglise est sortie. En réalité « l'Eglise fait suite à l'Evangile de Jésus, elle n'est pas formellement dans l'Evangile, elle en a procédé par une évolution nécessaire, dont on a seulement à vérifier les conditions ² ». Sans doute, nul des disciples de Jésus ne se prenait pour le gardien d'une essence doctrinale que le maître n'avait pas prêchée ; mais ils vivaient des substantiels souvenirs de la prédication du royaume ; ils sen-

1 — *Programme des Modernistes*, pp. 89, 90.

2 — *Loisy. Autour d'un petit livre*, pp. 161, 162.

taient le besoin de communiquer l'expérience originale du divin, qu'ils avaient eu le bonheur d'éprouver en compagnie du Fils de Marie. La communauté chrétienne s'accroissait rapidement : elle comptait bon nombre d'adhérents grecs et romains. En même temps que naissait le besoin d'adapter le messianisme à la mentalité des nouveaux-venus, la nécessité apparaissait de créer un organisme hiérarchique, capable de donner de la stabilité à la religion nouvelle, puis de « conserver, d'accroître, de propager le trésor commun de foi ». Ainsi, tandis que levait cette luxuriante végétation de dogmes trinitaires et christologiques à empreinte plus ou moins grecque, l'organisme social se compliquait de jour en jour. La nécessité de se développer et de se défendre amenait la création des mille rouages d'une administration très étendue : souveraineté de l'évêque de Rome, évêchés, provinces ecclésiastiques, conciles, paroisses... Le cadre hiérarchique était d'autant plus facile à former qu'il n'y avait qu'à se modeler sur l'admirable réseau administratif de l'Empire Romain, dans les limites duquel se propageait la nouvelle foi. Le titre de Souverain Pontife n'est-il pas une dignité laissée vacante par le départ de l'empereur, et recueillie par l'évêque de Rome ¹? Quant à l'institution *divine* de l'Eglise, faut-il le rappeler? « elle est un objet de foi, non un fait historiquement démontrable. » (Loisy). Là encore il faut avec soin dissocier l'élément surnaturel de l'élément humain. Ce qui a fondé une Eglise *divine*, c'est la foi au Christ glorieux! Cette Eglise-là est bâtie non *par* Jésus, mais *sur* Jésus, sur le Jésus ressuscité, non sur le Jésus prédicateur du message évangélique. Du moment que la Foi divinisait l'auteur, il était logique qu'elle divinisât l'œuvre. Ajoutez qu'ainsi l'œuvre acquérait du prestige et une force conquérante sans égale. De quelque façon qu'on l'envisage, l'Eglise « est le fruit de la *conscience collective*, autrement dit : de la collection des consciences individuelles, consciences qui, en vertu de la permanence vitale ², dérivent d'un premier croyant, Jésus-Christ. » (Encyclique).

1 — Toujours cette théorie du *besoin*, gond sur lequel tourne tout le système *moderniste*! L'appareil social de l'Eglise a été postulé par le besoin d'un bon gouvernement religieux, tout comme l'appareil dogmatique des formules et l'appareil moral des préceptes avaient été postulés par le besoin d'une mentalité différente et d'une vie religieuse chaque jour plus intense.

2 — Il faut savoir qu'au principe d'*immanence* les modernistes rattachent le principe de *permanence divine* qui diffère du premier à peu près comme

La clef de voûte de toute société est l'autorité, hors de laquelle il n'y a qu'anarchie et éparpillement d'individuaux impuissantes. L'autorité a pour mission d'unir tous les membres du corps social et de les guider vers une fin commune : elle doit en même temps, « par une action prudemment conservatrice, sauvegarder les éléments essentiels à la vie du corps. » (Encyclique). Dans une société religieuse ces éléments sont le dogme et le culte. De là dans l'Eglise catholique le triple pouvoir disciplinaire, doctrinal, liturgique.

Selon leur habitude, les modernistes ici conservent le mot et détruisent la chose. En assujettissant l'Eglise à l'Etat, par une conséquence fatale de leurs principes, ils réduisent à néant le pouvoir disciplinaire de l'Eglise. Ils lui maintiennent son pouvoir liturgique, mais lui soustraient la matière où s'exercer. Les sacrements n'étant, d'après eux, que de simples signes ou symboles, institués pour nourrir la foi ; la foi d'autre part étant purement subjective, on ne voit pas trop à quoi rimerait les prescriptions rituelles de l'autorité ecclésiastique¹. Chaque fidèle

l'expérience transmise par tradition de la simple expérience individuelle. En vertu de cette seconde théorie, nos adversaires se glorifient de pouvoir affirmer que l'Eglise et les sacrements ont été institués médiatement par Jésus-Christ. Voici de quelle manière. Toutes les consciences chrétiennes furent enveloppées en quelque sorte dans la conscience du Christ, ainsi que la plante dans son germe. Et de même que les rejetons vivent de la vie du germe, ainsi faut-il dire que tous les chrétiens vivent de la vie de Jésus-Christ. Or, la vie de Jésus-Christ est divine selon la foi : divine sera donc aussi la vie des chrétiens. Et c'est pourquoi s'il arrive que la vie chrétienne, dans la suite des temps, donne naissance aux sacrements et à l'Eglise, on pourra affirmer en toute vérité que l'origine en vient de Jésus-Christ et qu'elle est divine. C'est par le même procédé que la divinité sera octroyée aux Saintes Ecritures, qu'elle le sera aux dogmes (Encyclique). Mais n'oublions pas que cette divinité n'est qu'une création de la foi subjective.

1. — Les novateurs comparent les sacrements : à de certaines paroles, dont on dit vulgairement qu'elles ont fait fortune, parce qu'elles ont la vertu de faire rayonner des idées fortes et pénétrantes, qui impressionnent et remuent. Comme ces paroles sont à ces idées, de même les sacrements au sentiment religieux (Encycl.). Quant au culte, en général, il est né d'un double besoin : le premier de donner à la religion un corps sensible ; le second de la propager, à quoi il ne faudrait pas songer sans formes sensibles ni sans les actes sanctifiants que l'on appelle sacrements (Encycl.). Les sacrements réduits à des actes individuels ! Dès lors toute sanctification, comme toute vérité, comme toute foi est autonome, elle vient de nous-mêmes, vient d'en bas et non d'en haut. Ainsi le veut le principe d'immanence qui met partout l'homme à la place de Dieu.

n'est-il pas l'auteur de sa propre sanctification, comme de sa part de vérité rationnelle et divine ! Ne peut-il régler les actes sanctifiants, comme il l'entend ! Quand au pouvoir doctrinal, qui est représenté par le magistère ecclésiastique, nos intrépides réformateurs lui trouvent un objet.

Nulla société religieuse, disent-ils, n'a de véritable unité, que si la conscience religieuse de ses membres est une, et une aussi la formule qu'ils adoptent. Or, cette double unité requiert une espèce d'intelligence universelle, dont ce soit l'office de chercher et de déterminer la formule. Adant le mieux à la conscience commune, qui ait en outre suffisamment d'autorité, cette formule une fois arrêtée, pour l'imposer à la communauté. (Encyclique.)

Le magistère ecclésiastique est cette intelligence qui choisit la formule, et cette autorité qui l'impose. Mais, retenons-le bien, il l'impose uniquement parce qu'il a reconnu qu'elle répondait à la conscience commune. Tout en commandant, ce magistère reste subordonné à la conscience de la collectivité, d'où il tire son origine. En définitive, son rôle est surtout de diriger, d'orienter le mouvement religieux, qui se manifeste dans la masse des fidèles.

La pensée de Tyrrell sur ce point mérite toutefois une mention à part. Le lecteur se rappelle que notre réformateur anglais veut bien admettre une certaine Révélation, close avec la mort du dernier apôtre. Dès lors pour lui le rôle du magistère ecclésiastique, c'est de perpétuer sans altération dans la conscience de toutes les générations cette même construction révélée de l'ordre surnaturel, qui a déterminé et caractérisé la foi, l'espérance et la charité de l'âge apostolique ; c'est de protéger et d'interpréter par ses propres définitions cette œuvre de l'Esprit Saint. Il le fait d'ailleurs par un instinct ou tact divin, par cet instinct spirituel qui détermine l'Eglise à résister, comme avec un certain aveuglement et comme avec une obstination déraisonnable, à toute assertion de la raison qui met ou semble mettre en péril le sens et l'esprit de la Révélation apostolique. Ce n'est pas par la dialectique, c'est par l'Esprit que l'Eglise interprète l'Esprit. Ses affirmations sont prophétiques, ce sont des oracles divins. Leur valeur au sens prophétique n'est pas une nouvelle Révélation, mais la valeur même de la Révélation apostolique, qu'ils protègent et qu'implicitement ils affirment de nouveau. De semblables oracles ne renferment point une vérité de philosophie, de théologie ou de science ; ils ne protègent donc pas, (tout au moins dans

leur valeur propre) les catégories et les formes de la pensée juive et hellénique, qui ont servi à représenter intellectuellement et verbalement l'objet révélé. Rappelons-nous que les analogies, auxquelles les écrivains inspirés ont eu recours pour exprimer l'Œuvre de l'Esprit en eux (telles : Paternité, Filiation, Royauté, second Adam, etc.) appartenaient uniquement au temps et au lieu de leur propre origine.

Une tradition purement littérale d'une Révélation ainsi enregistrée serait sûrement mal interprétée par des esprits que domineraient des systèmes philosophiques, scientifiques et historiques autres que ceux de l'âge apostolique ; elle leur donnerait une construction assez différente de l'ordre surnaturel, une impression différente, un aspect différent, une direction différente. Contre ces conceptions et ces variations, il appartient à l'Eglise de préserver l'unité d'esprit. Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu, Père de tous. Et cela elle le fait en rejetant ou modifiant ces éléments philosophiques, scientifiques et historiques qui, en intervenant dans la Croyance, produisent une fausse représentation ou une fausse interprétation du *depositum fidei*, et menacent l'unité et la pure apostolicité de la foi chrétienne.

Les décisions, qui ont un but si bienfaisant, l'Eglise a raison de les canoniser ; car elles sont vraies, vraies dans leur sens le plus profond, vraies de cette vérité de la Révélation, qu'elles proclament de nouveau ¹. Toutefois, en tant que formules, n'ajoutant rien et ne pouvant rien ajouter à la Révélation apostolique, elles n'ont qu'une valeur *protectrice*.

Encore cette valeur *protectrice* ne saurait-elle être immuable ni efficace pour tous les temps. Les interprétations *protectrices*, que l'Eglise promulgua aux premiers siècles de notre ère, durent être protégées elles-mêmes par des décisions subséquentes, faute de quoi elles auraient altéré au lieu de conserver le sens primitif de la Révélation.

La mission de l'Eglise c'est donc de transposer incessamment la valeur des formules dogmatiques, afin de maintenir l'équation entre le sens intime de la Révélation et la mentalité propre à

1 — Quelle pauvreté cache cette griserie de mots ? Il y a beau temps que nous savons à quoi nous en tenir sur cette vérité de la Révélation, que nous vante notre moderniste ! Elle consiste tout entière dans un phénomène de conscience, dans le sentiment subjectif du divin ! c'est-à-dire que c'est une vérité qu'il faut chercher à côté du sens naturel exprimé par la formule verbale.

chaque époque. N'est-ce pas du reste ce besoin de transposition qui a donné naissance aux travaux interrompus des Pères, des Docteurs, des Conciles sur les documents inspirés ? Travaux précieux, grâce auxquels nous pouvons à notre tour étudier et reconnaître l'immuable et toujours identique substance de la Révélation se manifestant par action et réaction dans une multiplicité infinie de combinaisons et avec une variété admirable d'expressions soit pratiques, soit spéculatives !¹ Mais, on le voit, ce n'est pas en inventant de nouveaux systèmes théologiques, c'est en s'efforçant de revenir au pur esprit de la période apostolique qu'on dégage le mieux l'immuable unité de la sainte Révélation au cours des siècles. Or, remarquons-le bien, entre un savant du vingtième siècle et un Père de l'Eglise du quatrième ou un théologien scolastique du treizième, quel est celui qui est le plus apte à pénétrer jusqu'au noyau et à découvrir l'authentique moelle de la Révélation ! Le savant du vingtième siècle, sans contredit ! car il possède à son service des secours scientifiques, historiques, critiques qui manquaient aux Pères de l'Eglise et aux docteurs scolastiques. Avec plus de sûreté il peut déchirer l'enveloppe mythologique ou pseudo-théologique, dont l'ignorance de nos ancêtres entoura le Réalité révélée. Il pourra être vilipendé, traité de révolutionnaire et d'anarchiste intellectuel. Somme toute, il ne fera que mettre en lumière la substance même de la Révélation ; il pourra qu'amener ses contemporains à un contact plus direct avec l'Esprit de Dieu.

Ne nous laissons pas prendre à ces allures de défenseur des intérêts de Dieu et de la Révélation. De quelque façon qu'il s'y prenne, Tyrrell, comme Loisy, n'a qu'une préoccupation : annuler l'autorité du magistère de l'Eglise. Déjà, en voulant à tout prix dissocier complètement la théologie de la Révélation, il avait prétendu se faire le champion de celle-ci. Nous avons vu qu'en réalité il s'en faisait le destructeur. De même pour l'Eglise.

1 — Très bien ! Seulement c'est toujours ce double sens qu'il s'agit de donner aux interprétations de l'Eglise, qui est embarrassant. Les prenez-vous dans leur sens propre, vous voilà à côté de la vérité révélée ! Les prenez-vous dans leur valeur prophétique et protectrice, vous tombez dans une sorte d'énigme ! Quel est l'objet protégé ? Comme ce n'est pas celui qu'indique la signification naturelle des mots, chacun est libre d'en imaginer un à sa guise au gré de son sentiment. C'est sans doute où veut en arriver Tyrrell avec son galimatias mystique.

Il ne veut pas qu'elle soit une théologienne ni une autorité vivante et enseignante. Il en fait une *prophétesse*, ne connaissant que les tâtonnements aveugles de l'amour, parlant sous l'inspiration d'un Dieu, à l'instar des pythoïsses antiques ; il n'attribue aucune valeur absolue aux formules dont elle s'efforce de vêtir le sentiment qui l'agite. Qu'elle demene la gardienne autorisée du dépôt de la foi, soit ; mais à condition que ce dépôt ne renferme rien de doctrinal ; mais à condition que principes, institutions, culte, liturgie, se modifient sans cesse pour se plier aux aspirations et aux besoins des consciences de chaque génération ! Mais à condition que l'Eglise ne se regarde pas comme une sorte de soldat de Dieu, armée de foudres et d'anathèmes contre tous les esprits libres, que ne satisfont plus des formes surannées de religion !¹

L'Eglise, qu'elle ne l'oublie pas plus longtemps, procède de la conscience collective de la communauté chrétienne, et doit lui rester soumise !

Pas d'illusions ! si on lui reconnut dans le passé une autorité sans contrôle, si on érigea son gouvernement en autocratie inflexible, ce fut uniquement par suite d'une erreur commue aux Juifs et aux Romains (aux Romains de l'époque impériale), erreur qui faisait découler l'autorité *d'en haut*, qui la regardait comme un don de Dieu à quelques êtres privilégiés. Aujourd'hui l'humanité est complètement dégagée d'un concept aussi grossier. Elle reconnaît que l'autorité, elle aussi, vient d'en bas et non d'en haut. Dans l'ordre civil la conscience a créé le régime populaire ; or il n'y a pas deux consciences, il n'y a pas deux vies : à l'autorité ecclésiastique de se plier aux formes démocratiques ! Malheur à elle si elle refuse ! « Il y aurait folie à s'imagi-

1 — « Forcer la vision prophétique ou poétique à se modeler sur certaines formes sous peine d'anathème, c'est réduire au silence, c'est éteindre cet esprit, qui ne peut vivre que de liberté. » (Tyrrell.) Faut-il, pour la centième fois, dissiper l'équivoque cachée sous ces grands mots ! Les formes, dont il s'agit, ne sont que l'énoncé précis et mis à notre portée d'un fait révélé ! Nous les imposer, ce n'est pas tyranniser la vision prophétique, c'est simplement nous faire adhérer à cette même vision mieux expliquée et mieux comprise ! C'est toujours le même jeu chez nos adversaires ! Ils voudraient nous amener à croire qu'en donnant notre assentiment aux formules dogmatiques, que nous propose l'Eglise, nous adhérons, non à l'objet révélé, mais à des concepts philosophiques et surannés ! Il n'en est rien !

ner que le sentiment de la liberté, au point où il en est, puisse reculer. Enchaîné de force et contraint, terrible serait son explosion ; il emporterait tout, Eglise et religion ». (Encyclique.) Oui, que l'Eglise se garde de provoquer un conflit avec les consciences de ses sujets !

Qu'elle se garde avec le même soin de venir en lutte avec la raison sur le terrain qui est propre à celle-ci. De ce champ de bataille, nous avertit Tyrrell, elle ne peut sortir que terrassée et déshonorée. N'est-ce pas l'histoire d'une époque qui n'est pas encore très lointaine ? N'est-ce pas l'histoire de cette théologie présomptueuse qui a osé réclamer le sceau de l'Esprit pour ses spéculations, et sa façon d'envisager le monde créé ? Au nom de cette sagesse miraculeuse dont elle se pensait assistée, elle s'est raidie de toutes ses forces contre la marche en avant de la science humaine ! Vaine résistance sans doute ! Elle a dû succomber et se laisser entraîner vaincue, hors du champ de lutte, mais non sans avoir entravé, pendant des siècles, tout essor intellectuel et religieux. « Elle a crucifié le Christ, et lequel de ses prophètes n'a-t-elle pas persécuté ? Et cela toujours au nom de Dieu, de la Vérité, de la Conscience et de la Religion. » Ainsi déclame Tyrrell. Puis passant de la théologie aux hommes d'Eglise, le malheureux apostat n'en vient-il pas à tenir un langage qu'on croirait sorti de la bouche d'un Luther ? Ce sont ces hommes, dit-il,

qui, soit par leur théologisme, soit par leur orgueil corporatif, soit par leur mondanité et leur sensualité, soit par leurs entreprises et leurs maladresses, sont surtout responsables de tous les scandales, de toutes les hérésies, de tous les schismes, et de l'incrédulité, par lesquels l'Eglise a été mise en pièces et le progrès du Christianisme retardé.

Les modernistes s'offrent à mettre un terme à cette ère de scandales, d'hérésies et d'incrédulité. Ils agissent à peu près comme ces Romains, flétris par Tacite, qui appelaient « pacifier » faire la solitude. Ils enlèvent tout objet précis à la foi, à l'Eglise ils suppriment tout dogme et à protéger et toute autorité pour le faire : puis ils se présentent à nous, le rameau d'olivier à la main !¹

1 — Depuis que ces pages ont été écrites, G. Tyrrell est mort. Sur sa tombe, creusée en un cimetière anglican, M. l'abbé Brémont a fait, au nom du coryphée moderniste, un acte de foi à l'Eglise catholique. Le malheur

De semblables pacificateurs méritent un autre nom. Ce sont des traîtres et des complices de l'ennemi ! Ce qu'ils veulent, c'est la capitulation sans conditions de l'Eglise devant la science et devant l'Etat ! Pour la réduire plus sûrement, ils restaient dans la place ; ils en savaient les remparts de l'intérieur, tandis qu'au dehors les assiégeants les battaient violemment en brèche !

Le Pape n'a pas voulu être plus longtemps dupe d'une stratégie aussi hypocrite. Aux supplices insolentes qui lui demandaient d'abdiquer, de courber l'autorité de Dieu devant celle de l'homme, de sacrifier l'éternelle et immuable vérité venue d'en haut aux fugitives émotions de la sensibilité, il a répondu par un énergique : *non possumus*. Il a ajouté un ordre catégorique aux rebelles d'avoir à se soumettre ou à sortir de la société qu'il commande ¹.

Démasqués, ils ont dû s'exécuter. Honneur à ceux qui se sont soumis ! Quant aux autres, ils ont pris rang parmi les protes-

est que G. Turrell avait, durant sa vie, singulièrement altéré, comme on voit, la notion de cette Eglise ; le malheur est qu'il soit parti sans laisser le moindre rétractation. On a droit de se demander s'il aurait ratifié l'acte de foi fait par M. Brémond, en son nom, ou bien cet acte n'aurait-il été, comme un journal romain l'a qualifié sévèrement, *qu'une comédie sacrilège* ?

1 — Dans la brochure qu'ils ont publiée en réponse à l'Encyclique, les modernistes italiens expriment leur étonnement que l'Eglise continue à rejeter leur programme. Car, disent-ils, ils n'ont cherché qu'à se rapprocher de leur siècle en parlant sa langue, en pénétrant dans sa pensée, afin que, par ce contact, il pût sentir l'affinité qui existe entre ses plus nobles tendances et les enseignements du catholicisme.

C'est un des leurs, c'est Loisy, qui se charge de dissiper leur illusion. Il écrit : « Le modernisme met en question ces principes, à savoir, *l'idée mythologique de la révélation extérieure, la valeur absolue du dogme traditionnel et l'autorité absolue de l'Eglise* ; en sorte que l'Encyclique de Pie X était commandée par les circonstances, et que Léon XIII ne l'aurait pas faite sensiblement différente, au moins pour l'essentiel et dans la partie théorique. » (*Simple réflexions*, p. 275).

Bien inutile donc la supplique impertinente que les novateurs italiens adressent au Pape, et que nous transcrivons simplement pour mémoire : « Père, écoutez-nous, nous vous offrons un moyen, dont l'efficacité s'est déjà révélée, de reconquérir dans le monde la force spirituelle, que l'Eglise a malheureusement perdue. Avant de nous repousser, avant de vous enfermer d'un geste solennel dans les souvenirs de la théocratie politique et intellectuelle du moyen-âge, songez à la responsabilité que vous avez devant Dieu, devant la société, devant l'histoire, et réfléchissez bien, si, en prenant cette attitude de retour au passé, vous ne condamnez pas à une déchéance certaine l'institution que vous gouvernez aujourd'hui. » (*Programme*, p. 16).

tants, les rationalistes, les panthéistes, les athées ! Ils sont parmi leurs pareils. Ils peuvent continuer leur lutte contre l'œuvre du Christ ; mais elle est infiniment moins à craindre que lorsqu'ils combattaient de l'intérieur, loups sous la peau de bergers. La situation est normale. Être excommuniés est un malheur immense pour eux ; mais c'est un bienfait inappréciable pour le corps de l'Eglise.

Le fameux exégète protestant Harnack constate qu'en cette querelle Pie X ne cherche aucun avantage politique, qu'il vise uniquement l'intégrité de la foi et le salut des âmes. Venant d'une telle plume l'éloge vaut la peine d'être cité et de clore ce chapitre.

Je dirais presque que le pape secoue les consciences de ses fidèles ! Ne devrions-nous pas nous en réjouir ? Il les pousse, il est vrai, aussitôt dans une voie toute tracée et fait terriblement souvenir de sa puissance, dans ses prescriptions disciplinaires ; mais il appelle leur attention sur des questions de foi, il la dirige sur le *modernisme*, qu'il dépeint en détail, non sans faire preuve de connaissance ! Et il accepte les conséquences inévitables de toute agitation intellectuelle, parce que l'enjeu, la vraie foi orthodoxe, lui paraît d'une si haute importance. S'il ne s'agissait pour lui que de sa domination propre, cette encyclique serait l'écrit le plus malhabile du monde. Non, il s'agit vraiment pour lui de la foi chrétienne, et de la sainte théologie, telle qu'il l'entend, et ainsi du salut des âmes de ses fidèles. (*Internationale Wochenschrift*, n° 9, cité par L. Roure, *Etudes*, 20 juin 1908).

VI

L'APOLOGÉTIQUE MODERNISTE.—COMMENT ELLE SUBORDONNE LA FOI À LA SCIENCE, ET L'ÉGLISE À L'ÉTAT.—ATTITUDE DES MODER- NISTES VIS-À-VIS DES CONDAMNATIONS PORTÉES PAR L'ÉGLISE

Un reproche parti du camp rationaliste, auquel certains catholiques ou soi-disant tels ont été sensibles plus que de raison, c'est celui de n'être pas des chercheurs libres dans le domaine de la science, d'aborder l'étude de l'homme et du monde suivant des lois faites d'avance, avec un cadre tout préparé auquel ils étaient obligés, bon gré mal gré, de plier leurs découvertes. Ils se sentaient envahis d'une tristesse profonde à la pensée qu'ils devaient laisser aux ennemis de l'Eglise le monopole de l'érudition originale, et se contenter, quant à eux, de travailler sous le joug d'une philosophie tombée en discrédit. Il ne pouvait plus en être ainsi. Il fallait en finir, comme disait Loisy, avec une science approuvée par les supérieurs.

C'est sous l'empire de semblables préoccupations que commença à s'infiltrer dans le bercail catholique cette doctrine moderniste, s'efforçant de concilier la fidélité à l'Eglise avec une indépendance d'esprit aussi absolue que celle de n'importe quel libre-penseur.

C'est alors que de pauvres âmes, troublées par les objections anti-chrétiennes, consultant des théologiens et des exégètes renommés, en reçurent des réponses étrangement rassurantes. Ils avaient exposé leur crainte de venir, dans leur pensée, en contradiction avec un texte de l'Ecriture ou une définition de l'Eglise. Ils apprenaient que leur crainte était puérile, que leurs doutes n'étaient pas des doutes. Ils ne pouvaient pas, disaient-ils, croire à l'inspiration immédiate du texte biblique. La belle affaire ! Mais ils ne savaient donc pas que la Révélation ne garantissait aucune philosophie, aucune science, aucune doctrine, que les textes étaient de purs symboles ? Ils ne pouvaient se soumettre au magistère de l'Eglise ! Mais pouvaient-ils refuser de voir en lui une direction, une institution protectrice de la Révélation ? Ils avaient grande difficulté à croire à l'Incarnation, à l'Eucharistie, à la Confession ! Soit ! mais quelle difficulté pouvaient-ils avoir à considérer le Crucifix comme le symbole du plus haut idéal, et Jésus comme le plus parfait des hommes ? Quelle difficulté à entendre la messe avec le désir et l'intention d'offrir leur vie en union avec le sacrifice volontaire, continu, universel du Christ mystique, c'est-à-dire de l'ensemble des hommes qui de tout temps, dans tous les âges, dans toutes les races et dans toutes les religions, ont travaillé, ont combattu sans trêve pour un noble but, pour Dieu, pour la vérité, pour la justice, pour la Rédemption de l'homme ? Quelle difficulté à considérer dans le prêtre au confessionnal ce qu'il est directement, le représentant de cette société des bons, en qui Dieu se révèle, contre qui nous avons péché, et avec qui nous voudrions nous réconcilier, au lieu d'y considérer un représentant officiel de Dieu ? Est-ce que de pareilles vérités peuvent être une contrainte pour l'esprit ? Est-ce qu'elles n'abstraient pas de tout enseignement et de tout règlement ecclésiastiques, voire de tout texte sacré ? D'autre part, ne sont-elles pas les seules essentielles ? Que sont les textes scripturaires et les formules dogmatiques sinon la représentation intellectuelle de ces sentiments mystiques, représentation construite avec des matériaux précaires, dont il n'y a pas lieu de s'inquiéter aujourd'hui, s'ils

cessent d'être utilisables, c'est-à-dire d'être des instruments de foi, des moyens de mener une vie plus religieuse et plus spirituelle ?¹

Que l'homme moderne conserve à l'égard de l'Eglise et de sa hiérarchie une attitude déferente ! Après tout elle est une institution bienfaisante ; par ses décisions protectrices de la Révélation elle nous transmet les expériences primitives des chrétiens ; elle nous instruit sur la mentalité des différents âges par les définitions de ses Conciles et de ses Papes ; elle est un trait d'union entre les membres d'un même corps mystique, par la profession des formules et la célébration des rites qu'elle impose à tous. Oui, les pionniers du progrès moral et religieux de l'humanité sont déferents

autant que le permettent la conscience et la sincérité, vis-à-vis des interprètes officiels de la pensée de l'Eglise ; mais ils doivent cependant interpréter leurs interprétations d'après la règle plus haute et suprême de la vérité catholique, c'est-à-dire la pensée du Christ. C'est lui, ajoutent-ils, c'est le Christ, qui nous envoie vers eux ; ce ne sont pas eux qui nous envoient vers lui ; il est notre première et suprême autorité. (G. Tyrrell, *A much abused letter*, p. 36, cité par J. Lebreton, *Etudes*, tome 113, p. 515).

Notre expérience religieuse étant le sens des relations dynamiques, qui relient notre esprit à l'esprit universel, nous donne un critère pratique, en vertu duquel nous pouvons écarter toute théorie incompatible avec cette expérience. (*Quarterly Review*, oct. 1905, cité par J. Lebreton, *ibid.*).

Forts de semblables trouvailles, nos modernistes ne rougissent plus de l'Eglise ni de sa doctrine. Ils se présentent le front haut, devant les savants de toute opinion. Que ceux-ci ne s'avient plus de leur objecter les lisières humiliantes de l'Ecriture, de la Tradition ou du Magistère ecclésiastique ! Ils ne connaissent donc pas la nouvelle apologétique ! Ils ignorent donc quelle transformation fondamentale elle a subie ? Ils ignorent donc la mé-

1 — Cf. G. Tyrrell : *Lettre à un professeur d'Université*.

Si le germe primitif suffit à votre vie, vous pouvez vous dispenser du développement, surtout s'il vous choque et vous entrave. — Si vous êtes aussi bon catholique que Simon-Pierre, je ne vois pas pourquoi vous mettriez en doute votre loyauté à l'égard de son successeur... Après tout l'Eglise visible (différente en cela de l'Eglise invisible) n'est qu'un moyen, une voie, une créature, dont il faut se servir dans la mesure où elle est utile, qu'il faut laisser de côté, quand elle devient un embarras.

L'Eglise, et la religion elle-même, n'ont d'autre valeur qu'une valeur d'utilité.

thode désormais en vigueur ! C'est une méthode qui tire sa force non d'en haut, mais d'en bas, non des documents sacrés, écrits ou parlés, mais des sources psychologiques et exclusivement scientifiques. Les modernes champions du catholicisme défendent encore l'Église, sans doute, mais ce n'est pas sur les données des Livres Saints, ni sur les histoires, écrites sous l'inspiration des vieilles méthodes : c'est sur une histoire réelle, rédigée à la lumière des principes modernes, et selon toute la rigueur des méthodes modernes. . . .

On ne s'acharne pas à conserver intact le dépôt de la foi, tel que l'ont tenu les Pères, les Conciles et les Papes ! Non ! non ! Dans l'ensemble historique, dogmatique, liturgique, qui constitue la religion d'aujourd'hui, ils concèdent volontiers qu'il se rencontre nombre de choses, dont on pourrait s'offenser, nombre de contradictions dans le dogme (ce qui ne les offusque pas, loin de là, ce qu'ils trouvent tout naturel—*errare humanum est*—) ; nombre d'affirmations fausses dans les Livres Saints, ce qui s'explique aisément vu que ces Livres ne traitent que de religion et de morale, non d'histoire et de science ; que l'histoire y sert seulement

d'involucre, où les expériences religieuses et morales s'enveloppent pour pénétrer plus facilement dans les masses. Si en effet les masses n'entendaient pas autrement les choses, il est clair qu'une science et une histoire plus parfaites eussent été d'obstacle, plutôt que de secours. Au surplus, les Livres Saints étant essentiellement religieux, sont par là même nécessairement vivants. Or la vie a sa vérité et sa logique propres, bien différentes de la vérité et de la logique rationnelles, d'un autre ordre, savoir : vérité d'adaptation et de proportion soit avec le milieu où se déroule la vie, soit avec la fin où elle tend... (Encyclique).

Tel doit être, en substance, le langage de l'apôtre moderne qui désire réussir. Il lui faut cesser de prêcher des dogmes et des vérités toutes faites : qu'il se contente d'amener l'adversaire à faire l'expérience de la religion catholique, expérience qui est, nous nous en souvenons, le vrai motif de la foi. Mais cette expérience elle-même, il n'est pas nécessaire qu'elle porte sur tout le bagage théologique des Docteurs scolastiques, non plus que sur les symboles et professions de foi, puisque rien de cela n'entre dans la Révélation proprement dite. Ce qu'il s'agit de faire expérimenter au non-croyant c'est seulement le germe déposé par Jésus dans le christianisme. Ce germe, il faut donc le dégager, le déterminer, puis montrer

comment, toujours immanent et permanent au sein de la religion catholique, il est allé se développant lentement au cours de l'histoire, s'adaptant successivement aux divers milieux qu'il traversait, empruntant d'eux par assimilation vitale toutes les formes dogmatiques, cultuelles, ecclésiastiques, qui pouvaient lui convenir, tandis que d'autre part il surmontait tous les obstacles, terrassait tous les ennemis, survivait à toutes les attaques et à tous les combats... Quelconque, disent-ils, aura bien et dûment considéré tout cet ensemble d'obstacles, d'adversaires, d'attaques, de combats, ainsi que la vitalité et la fécondité qu'y affirme l'Eglise, devra reconnaître que, si les lois de l'évolution sont visibles dans sa vie, elles n'expliquent pas néanmoins le tout de son histoire : qu'une *inconnus* s'en dégage, qui se dresse devant l'esprit... (Encyclique).

L'incroyant se trouvera ainsi en face de cet *Inconnaissable*, d'où vient toute religion (car, souvenons-nous-en, c'est au bord de cet abîme mystérieux, qui s'ouvre par delà les phénomènes sensibles, que le besoin du divin s'éveille en l'homme et lui fait sentir la présence de Dieu dans sa conscience) ; il conclura que le germe apporté par Jésus était bien un germe religieux, qu'il portait bien la garantie de l'esprit divin, qu'il peut adhérer en toute sécurité à la forme religieuse qui en est issue, comme étant, sinon la seule vraie, du moins comme étant une forme propre à alimenter sa vie morale et à le pousser vers un idéal de perfection et de justice.

C'est d'ailleurs tout ce qui sera nécessaire pour transformer l'incroyant en croyant ; car, dans tout fait religieux, à la réserve de la *réalité divine* et de l'*expérience* qu'en a le fidèle, tout le reste, notamment les *formules religieuses*, ne dépasse point la sphère des phénomènes, n'est point soustrait par conséquent au domaine scientifique ¹.

1 — L'Encyclique regrette qu'il y ait des catholiques qui, répudiant l'immanence comme doctrine, l'emploient néanmoins comme méthode d'apologétique, s'efforçant de persuader au non-croyant qu'en lui, dans les profondeurs mêmes de sa nature et de sa vie, se cachent l'exigence et le désir d'une religion, non d'une religion quelconque, mais de cette religion spécifique qu'est le catholicisme, et qui est, disent-ils, absolument postulée par le plein épanouissement de la vie.—Erreur ! Car ces apologistes paraissent admettre dans la nature humaine, au regard de l'ordre surnaturel, non pas seulement une capacité et une convenance—choses que, de tout temps, les apologistes catholiques ont eu soin de mettre en relief—mais une vraie et rigoureuse exigence.

Que répondre d'ailleurs aux personnes chez qui le catholicisme ne serait postulé par aucune exigence, qui n'éprouveraient même le besoin d'aucune religion, qui prétendraient se passer totalement de Dieu et ne pas s'en trouver plus mal ? Leur répliquerez-vous qu'elles négligent de se mettre dans

L'idée même de Dieu est tributaire de la science, attendu que celle-ci dans l'ordre logique, comme on dit, s'élève jusqu'à l'absolu et à l'idéal. A la science, à la philosophie de connaître de l'idée de Dieu, de la guider dans son évolution, et s'il venait à s'y mêler quelque élément étranger, de la corriger. (Encyclique).

Les nouveaux adhérents à la foi moderniste pourront être bien tranquilles, ils n'auront pas à souffrir de ce dualisme troublant entre la science et la foi, qui a torturé tant de nobles âmes dans le passé ; ils n'auront à sacrifier aucune de leurs opinions scientifiques ; ils ne seront entravés par aucune lisière dans leurs recherches et leurs critiques, que celles-ci aient pour objet un texte sacré ou un texte profane. L'objet de la foi proprement dite n'étant que la *réalité divine*, à l'exclusion de l'idée de Dieu qui la représente, toute conception générale de l'univers est l'œuvre de la science et ne relève que de la science. La foi ne peut y contredire, puisqu'elle n'a rien à y voir, puisqu'au contraire elle doit s'adapter aveuglément dans son développement à l'évolution intellectuelle et morale, que la science seule contrôle.

Bref, ce que l'apologiste moderne propose à l'incrédule, ce n'est pas de courber son esprit sous l'autorité d'une parole divine venue d'en haut, c'est simplement de se replier sur lui-même et de découvrir au fond le plus intime de sa nature le germe même que Jésus-Christ porta en sa propre conscience et qu'il légua au monde, où il continue à circuler à travers le fleuve des générations humaines. Ce qu'il lui propose, en d'autres termes, en lui proposant d'embrasser le christianisme, c'est d'affirmer sa personnalité, c'est d'épanouir sa vie dans sa plénitude et dans son idéal le plus élevé. Il n'est pas question d'une foi qui serait une reconnaissance des droits de Dieu ; ce qui résulte de la doctrine nouvelle c'est partout et toujours l'entière autonomie et la complète indépendance de l'homme. Leurs auteurs sont bien des semeurs d'erreurs

les conditions morales requises pour sentir le besoin religieux ? De leur côté elles vous affirment que tel n'est pas le cas, et que si elles ne se mettent pas dans les conditions que vous dites requises, c'est précisément parce qu'elles ne sentent pas le besoin de s'y mettre, en un mot, parce que rien dans leur nature ne postule Dieu et la religion, parce que rien n'y trahit la présence du divin. Que répondre à un Le Dantec, par exemple, qui se proclame un athée convaincu, intégral et sincère ? Est-il des êtres raisonnables qui sont privés du sens divin, comme il en est qui sont privés d'un œil ou d'une oreille ? En voilà alors qui sont pour toujours exclus du paradis moderniste ! un paradis, il est vrai, qui n'est pas beaucoup plus à regretter que celui de Mahomet !

faites non pour édifier, mais pour détruire ; non pour susciter des catholiques, mais pour précipiter les catholiques à l'hérésie, mortelle même à toute religion. (Encycl.)

Nous venons de voir comment l'apôtre moderniste libère le chrétien et le savant de toute autorité religieuse ; voyons comment il libère le citoyen. Rien ne lui est plus aisé. Il lui suffit d'appliquer aux rapports entre l'Eglise et l'Etat la méthode critique qu'il a appliquée aux rapports entre la foi et la science : il lui suffit d'assigner à l'une et à l'autre leur domaine respectif situé sur deux plans parallèles : dans l'un l'Eglise poursuivant une fin spirituelle avec des moyens dérivés de la foi et de l'Inconnaissable ; dans l'autre l'Etat poursuivant de son côté une fin temporelle par des moyens scientifiques et humains. La séparation est parfaite. Plus de questions mixtes, où l'Eglise puisse réclamer le rôle de reine et maîtresse. Cette hégémonie usurpée procéda jadis de la conception d'une Eglise directement instituée par Dieu ; conception périmée aujourd'hui, où l'idée démocratique a envahi les rangs de l'Eglise comme ceux de la société civile. Ces prémisses posées, il est clair que le citoyen peut rester catholique, et pourtant,

sans se préoccuper de l'autorité de l'Eglise, sans tenir compte de ses désirs, de ses conseils, de ses commandements, du mépris même de ses réprimandes, il peut poursuivre le bien public en la manière qu'il estime la meilleure... Tracer et prescrire au citoyen une ligne de conduite, sous un prétexte quelconque, est un abus de la puissance ecclésiastique. Contre cet abus c'est un devoir de réagir de toutes ses forces. (Encyclique).

Bien plus :

De même que la foi doit se subordonner à la science quant aux éléments phénoménaux, ainsi faut-il que dans les affaires temporelles l'Eglise s'assujettisse à l'Etat... Posé en effet que dans les choses temporelles l'Etat est maître, s'il arrive que le croyant, aux actes intérieurs de religion, dont il ne se contente pas d'aventure, en veuille ajouter d'extérieurs, comme serait l'administration des sacrements, la conséquence nécessaire, c'est qu'ils tombent sous la domination de l'Etat...

S'il plaît à l'Etat d'interdire les processions, le port de l'habit ecclésiastique, toute cérémonie publique pour enterrements, baptêmes, mariages ; s'il lui plaît de mettre entre les mains de quelques francs-maçons pillards l'administration des biens d'Eglise, le soin de pourvoir au culte, l'Eglise n'a qu'à s'incliner : l'Etat opère dans son domaine.

Briand, avec sa loi sur les associations cultuelles, était un bon moderniste¹. Bon moderniste aussi Napoléon I^{er} avec ses articles organiques, ajoutés subrepticement au Concordat de 1802, et c'est vraiment dommage que Louis XVI n'ait pu être conseillé par quelque Loisy ou quelque Tyrrell de son temps : il n'aurait pas encouru la colère des membres de l'Assemblée Nationale en refusant, plusieurs mois durant, sa signature à la constitution civile du clergé. Pie VI, s'il avait été illuminé des clartés nouvelles, n'aurait pas anathématisé cette même constitution, et des centaines de prêtres n'auraient pas porté leur tête sous le couteau de la guillotine pour refus de serment à l'œuvre de la Constituante. On n'a pas idée combien le modernisme est pacifiant. Mais il est pacifiant comme la mort ! car c'est bien de mourir en se suicidant qu'il demande à l'Eglise. Comme il n'est pas un seul acte de l'autorité ecclésiastique qui ne se traduise à l'extérieur, elle devrait être totalement assujettie à l'Etat, ce qui revient à dire qu'elle devrait cesser d'exister, en tant que société distincte. Conclusion qui n'est pas pour déplaire aux réformateurs, hantés du même rêve que les protestants libéraux et les rationalistes de tout acabit : reléguer la religion dans l'intimité de la conscience et laisser à l'Etat la réglementation de tous les actes de la vie sociale : ce qu'ils appellent par euphémisme, harmoniser la religion avec les formes civiles. Voilà qui réduit singulièrement les soucis de l'autorité ecclésiastique ! Voilà en particulier qui la dispense d'assembler des commissions pour codifier un droit canonique. Elle n'a qu'à prendre le Code Napoléon et les codes en usage dans les différentes nations, puis s'harmoniser avec eux. Qu'elle s'harmonise, même si quelque code s'inspirant de J.-J. Rousseau établit une foi civique, et punit de mort qui-conque refuse d'y adhérer au moins extérieurement. Oh ! le bienfait de l'harmonie moderniste !

De même que l'Eglise doit s'harmoniser avec les formes civiles, elle doit le faire, nous l'avons vu, avec les aspirations et les tendances de la conscience collective, qui est la souveraine dans la

1 — On ne sera pas étonné de voir cette loi approuvée par Loisy : « après tout, écrit-il, elle ne réglait que l'état civil des cultes, sans empiéter sur leur régime intérieur. Elle ne lésait aucun droit de la conscience religieuse ». Evidemment ! Du moment que les droits de la conscience sont limités à l'expérience du divin au fond de la nature, rien n'est capable de les léser.

communauté religieuse comme le suffrage universel est souverain dans l'Etat démocratique. Ce serait une méconnaissance de son mandat, ce serait un abus singulier de son autorité, si, au lieu de prêter l'oreille aux aspirations de la collectivité des fidèles, l'Eglise s'avisait « d'interdire aux consciences individuelles de proclamer hautement et ouvertement leurs besoins, si elle bâillonnait la critique, l'empêchait de pousser aux évolutions nécessaires... »¹

Ce serait un abus : mais quoi ! nos modernistes ne s'étonnent pas qu'il se prolonge encore en notre siècle de lumière : ils trouvent même cette prolongation bienfaisante. Ne faut-il pas un frein au progrès comme à tout mobile lancé sur une pente. Sous la seule action des stimulants et des besoins, qui poussent à l'adaptation avec le milieu ambiant, l'évolution, entraînée hors de la ligne traditionnelle, risquerait de rompre avec le germe initial et conduirait à la ruine plutôt qu'au progrès. N'est-ce pas, en partie au moins, pour modérer la marche de l'inévitable évolution que la conscience collective des premières générations chrétiennes créa l'autorité ecclésiastique ? Et, quoique par suite de l'immixtion de notions fausses cette autorité ait passé pour issue directement de Dieu, elle n'en représente pas moins la force conservatrice. Elle la représente en droit et en fait :

1 — « Non ! il n'est pas nécessaire que l'on se courbe en esclave silencieusement devant des potentats qui, en dépit de leurs prétentions, ne sont que les mandataires de l'Eglise et non ses maîtres ». (Loisy, *Quelques lettres*, p. 184). Ailleurs le même Loisy s'exprime ainsi : « Je n'admets ni cette autorité absolue, irresponsable, qui n'exige une soumission aveugle que parce que elle est elle-même aveuglée ; ni ces droits nécessaires, dont je sais pertinemment que les titres sont caducs... Cette obéissance et cette soumission, nulle puissance au monde n'a le droit de les exiger absolument, avec une autorité indiscutable et au nom de Dieu même. La liberté de la science et la notion catholique de l'orthodoxie sont choses aussi incompatibles que le feu et l'eau ».

Sans rejeter aussi radicalement le magistère ecclésiastique, l'Allemand Schell le réduisait à un rôle singulier avec sa fameuse théorie de l'*Eglise qui enseigne* et de l'*Eglise qui étudie*. « Dans la définition des vérités l'Eglise qui apprend (ou étudie) et l'Eglise qui enseigne collaborent de telle sorte que le rôle de celle-ci se borne à sanctionner les opinions communes de celle-là. » Déjà Döllinger avait dit devant le Congrès des savants à Munich (28 sept. 1863) : « De même que chez le peuple hébreu, à côté du sacerdoce régulier, existait le prophétisme ; de même, dans l'Eglise, à côté des autorités ordinaires, il y a une autorité extraordinaire, qui est l'opinion publique : c'est par celle-ci (qu'elle forme) que la science théologique exerce l'influence qui lui revient, et à laquelle, à la longue, rien ne résiste ».

En droit, parce que la défense de la tradition est comme un instinct naturel de l'autorité ; en fait, parce que, planant au-dessus des contingences de la vie, l'autorité ne sent pas, ou que très peu, les stimulants du progrès. La force progressive, au contraire, qui est celle qui répond aux besoins, couve et fermente dans les consciences individuelles, et dans celles-là surtout, qui sont en contact plus intime avec la vie..... C'est en vertu d'une sorte de compromis et de transaction entre la force conservatrice et la force progressive que les changements et les progrès se réalisent. Il arrive que les consciences individuelles, certaines du moins, réagissent sur la conscience collective : celle-ci à son tour fait pression sur les dépositaires de l'autorité, jusqu'à ce qu'enfin ils viennent à composition ; et, le pacte fait, elle veille à son maintien (Encyclique).

Ainsi donc, il n'y aurait pas une hostilité aussi foncière qu'on croit entre Pie X et Loisy ou Tyrrell. Pie X représenterait simplement la force conservatrice, et ses adversaires, la force progressive. De cet antagonisme résulterait une évolution lente et sûre de l'Eglise vers l'idéal voulu par Dieu. Que les laïques soient les facteurs du progrès et les hommes d'Eglise plutôt des conservateurs, rien de plus rationnel. Ces derniers vivent d'abstractions théologiques. Les premiers sont en contact plus intime avec la vie et les consciences.

Mieux que personne, sûrement mieux que l'autorité ecclésiastique, ils en connaissent les besoins ; ils les incarnent pour ainsi dire en eux. Dès lors, ayant une parole et une plume, ils en usent publiquement ; c'est un devoir. (Encyclique).

Ils proposent des réformes : réformes de l'enseignement de la philosophie et de la théologie dans les séminaires ; réforme du catéchisme, où ils voudraient qu'on n'insérât plus que les dogmes révisés et à la portée du vulgaire ; réforme du gouvernement ecclésiastique, du culte, de la discipline, même celle relative au célibat des prêtres ; ils demandent au pouvoir ecclésiastique de changer de ligne de conduite sur le terrain social et politique ; de se tenir sans doute en dehors des organisations politiques et sociales ; mais de s'y adapter néanmoins pour les pénétrer de son esprit.

En morale ils font leur le principe des Américanistes, que les vertus actives doivent aller avant les passives dans l'estimation que l'on en fait, comme dans la pratique. (Encyclique)... etc....

Que l'autorité les réprimande tant qu'il lui plaira : ils ont pour eux leur conscience et une expérience intime qui leur dit avec certitude que ce qu'on leur doit, ce sont des louanges, non des reproches. Ils réfléchissent qu'après tout les progrès ne vont pas sans crises, ni les crises sans victimes. Victimes ! soit, ils le seront, après les prophètes, après Jésus-Christ. Contre

l'autorité, qui les maltraite, ils n'ont point d'amertume : elle fait son devoir d'autorité seulement ; ils déplorent qu'elle reste sourde à leurs adjurations, parce que, en attendant, les obstacles se multiplient devant les âmes en marche vers l'idéal. (Encyclique) ¹.

Oui, ils sont sans amertume ; car, enfin, tout le monde ne peut avoir la perspicacité des modernistes ; tout le monde ne peut, comme eux, contempler par delà les différentes formes religieuses, auxquelles s'est successivement attachée l'humanité, l'inévitable marche du sentiment du devoir. Leurs adversaires peuvent être parfaitement convaincus et sincères en brandissant contre eux leurs anathèmes les plus solennels. Ils peuvent être convaincus et sincères comme l'étaient

ces Juifs fidèles et zélés, qui ne voulaient point entendre le Christ et son hérésie, qui citaient les prophètes pour prouver que les Juifs seuls seraient sauvés, que le judaïsme durerait jusqu'à la parousie finale, et à la fin soumettrait le monde à son empire. Comme ils avaient raison, et, en même temps, comme ils avaient tort ! Le judaïsme devait vivre une vie ressuscitée et glorieuse dans le Christianisme. Eh bien ! l'histoire ne peut-elle se répéter ? Les théologiens ne peuvent-ils avoir raison dans un sens tout autre qu'ils ne l'imaginent ? Le bras de Dieu est-il raccourci qu'il ne puisse encore des pierres susciter des fils à Abraham ? Le catholicisme ne peut-il pas, comme le judaïsme, avoir à mourir pour vivre d'une vie plus grande et plus haute ? Chaque organisme n'a-t-il point un développement limité, après lequel il doit mourir, content de survivre dans sa descendance ? Les outres de vin sont extensibles, mais pas indéfiniment ; un moment vient où elles éclatent, et il faut en acheter de nouvelles. (G. Tyrrell, cité par J. Lebreton. *Revue pratique d'apolog.*, t. IV, p. 547). ²

1 — L'Eglise que j'ai servie, et que je crois servir encore n'est pas, en réalité, l'institution papale, devenue une source d'obscurantisme, d'oppression et de division, au lieu d'être une source de lumière, de liberté et d'union ; mais la *société invisible* des amis de la vérité, qui doivent être aussi, je présume, les amis de Dieu. (Loisy, *Quelques lettres*, p. 186).

2 — J'ai la conviction que le jour viendra, et peut-être plus tôt que nous n'osons l'espérer, où le mouvement libéral catholique deviendra le mouvement catholique libre, dans lequel le protestantisme et le romanisme seront dépassés et réconciliés dans l'unité supérieure d'une religion sans dogme. (J. Lloyd Thomas, *Hibbert Journal*, juillet 1907, p. 801). Dans le même numéro (p. 905), M. J.-B. Wallace espère que l'union des chrétiens libéraux amènera les chrétiens vraiment spirituels à ne point consumer leurs forces en des discussions spéculatives relativement insignifiantes, et à concentrer tous leurs efforts pour coopérer à l'établissement universel du *Royaume des Cieux*, ce nouvel ordre d'amour et de service mutuel. Comme le note M. J. Lebreton, de pareilles illusions s'expliquent mieux sous la plume de protestants que sous celle d'un Tyrrell.

Le moderniste est donc bien tranquille pour lui-même et pour sa doctrine. Si rien ne se perd et rien ne se crée dans la nature, le sentiment religieux, tel que concrétisé aujourd'hui dans le christianisme, ne subira le déchet fatal que lui impose la marche de la civilisation, que pour se transformer en un nouvel ordre d'amour et de justice plus fécond en fruits de vie que l'ordre actuel, gâté par l'intransigeance d'un autoritarisme sans fondement¹. Oui, le moderniste a confiance dans l'avenir, qui ne pourra pas manquer de le justifier et de reconnaître dans ce qu'on appelle aujourd'hui des témérités l'expression de la vraie vie religieuse.

S'il n'a point d'amertume, il garde tout de même au fond du cœur un regret : c'est que le triomphe de ses idées soit différé par l'attitude de l'Eglise, c'est que l'Eglise perde l'une des plus belles occasions de se montrer le salut des peuples, en refusant de prendre pour guides des théologiens éclairés, tels que Tyrrell et Loisy. L'occasion était si favorable, pourtant !

Rarement, s'écrie Tyrrell, dans son histoire, les yeux ont été fixés sur elle dans une attente plus anxieuse ; on espérait qu'elle aurait du pain pour ces millions qui meurent de faim, pour ceux qui souffrent de ce vague besoin de Dieu, que l'Encyclique méprise si fort. Le protestantisme, dans la personne des penseurs qui le représentent le mieux, n'était plus satisfait par sa négation brutale du catholicisme, et commençait à se demander si Rome, elle aussi, ne se départait pas de son médiévalisme rigide. Le mouvement moderniste avait transformé tous les rêves vagues de réunion en espérances enthousiastes. Hélas ! Pie X vient vers nous avec une pierre dans une main et un scorpion dans l'autre.

Voilà un langage qui détonne légèrement avec la sérénité dont se vantent nos modernistes ; voilà qui prouve que leur cœur n'est pas totalement vide de fiel, et qu'ils ne sont pas insensibles au discrédit que les condamnations de Pie X ont fait rejaillir sur leurs idées et leurs personnes. On a beau croire, ferme comme roche, à l'évolution nécessaire du sentiment religieux et au triomphe final de ses opinions, ou reste homme, n'est-il pas

1 — Si le catholicisme évoluait, dans le sens du progrès scientifique et de l'humanité actuellement civilisée, il est certain que l'établissement catholique, avec sa hiérarchie de droit divin, son dogme intangible, ses sacrements magiques, en subirait un déchet considérable. Mais il n'a pas d'autre alternative que de se transformer pour vivre ou de se rétrécir en une secte de plus en plus fermée pour mourir. (Loisy. *Quelques lettres*, 26^e lettre).

vrai ? on ne se désintéresse pas du temps où l'on vit et l'on voudrait bien que le triomphe commençât dans le présent. C'est ce que voudraient, sans aucun doute, les auteurs du *Programme des Modernistes*, qui n'hésitent pas à comparer Pie X à Julien l'Apostat écartant de l'enseignement les maîtres chrétiens¹. Ils nous sera bien permis de voir dans cette intempérance de parole un grain d'amertume et de conclure que la sérénité n'est pas devenue le monopole des réformateurs ? J'ajouterai même que le dépit les a singulièrement rendus injustes. Non ! non ! Pie X ne méprise pas ce vague besoin de Dieu dont, mieux que Tyrrell, il sait que des millions d'âmes souffrent. Cette souffrance provoque en lui une compassion ineffable. A la suite de Jésus, son Maître, il s'écrie : *Misereor super turbam*. Oui, il a grande pitié de cette multitude d'affamés et d'altérés, errant dans un désert, qui les séduit par d'incessants mirages. Seulement il sait que pour secourir efficacement les millions de pauvres déçus, il ne faut pas commencer par éteindre le flambeau éclatant que le Fils de Dieu a allumé lui-même sur la Montagne de la sainte Sion, et qui est destiné à guider les blessés de la vie vers l'hôtellerie du Bon Samaritain, où ils pourront trouver non une pierre ni un scorpion, mais l'huile et le vin, l'huile pour cicatriser leurs plaies, le vin pour leur rendre espérance et confort.

Pie X laisse à d'autres le souci d'éteindre les étoiles au firmament des âmes ! Sa préoccupation à lui, c'est de garder intact le dépôt de vérités qui sont tombées des lèvres d'un homme Dieu ; c'est de conserver toute son efficacité au sang qui a coulé des blessures du Crucifié et qui continue à circuler à travers les canaux divins des sacrements ! Cette préoccupation sera celle de ses successeurs, comme elle a été celle de ses prédécesseurs ! Que les modernistes ne se fient pas trop à l'avenir ! Si l'avenir voit surgir des hérésiarques, disciples de ceux d'aujourd'hui, il verra en face d'eux se dresser la même impassible figure du Vicaire de Jésus-Christ, et de son bras partiront les mêmes foudres, qui les réduiront à la même impuissance !

¹ — Il n'était pas nécessaire d'aller chercher si loin ! Que ne l'ont-ils comparé à Waldeck-Rousseau excluant de l'enseignement religieux et religieux ?

M. TAMISIER, S. J.



